Les Cinq sous d'Isaac Laquedem, le Juif errant. Texte par Aimé Giron,...

Librairie de

Firmin Didot

...ntes & Histoires



LES CINQ SOUS
D'ISAAC LAQUEDEM
LE JUIF ERRANT



OUVRAGES D'AIMÉ GIRON

. . . .

Le Sabot de Noël. Gravures de L. FLEMENG. Préface de J. JANIN. Paris, Ducrocq.

La Maison de Nazareth. Illustrations de DANIEL VIERGE. Paris, Ducrocq.

Les Cordes de fer. (Poèmes et poésies.) Alph. Lemerre, Paris.

La Maison qui pleure. (Nouvelle.) Librairie Didier et Cie, Paris.

Les Petits-Fils des douze Césars. (Satires françaises et latines, avec Cyrille Fidton.) Librairie Didier et Cie, Paris.

Ces pauvres Petits! Bibliothèque rose. Hachette, Paris.

Le Manoir de Meyrial. (Roman.) Blériot et Gautier, Paris.

Les Lurons de la Ganse. (Roman.) id.

SOUS PRESSE :

La Béate. (Roman.)

Pinceaux et rasoirs de maître Figaro. (Articles du *Figaro.*)

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

Les cinq Sous du Juif Errant

HP

Grav. imp. par Gillot



CONTES ET HISTOIRES POUR LES ENFANTS

LES CINQ SOUS D'ISAAC LAQUEDEM

LE JUIF ERRANT

TEXTE PAR AIMÉ GIRON

ILLUSTRÉ

PAR HENRI PILLE

DE NOMBREUX DESSINS DANS LE TEXTE ET DE HUIT AQUARELLES

TIRÉES EN COULEUR

PAR CH. GILLOT

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET CIE

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1883



Ex.1



AUX

DEUX GENTILLES PETITES SŒURS

MESDEMOISELLLES

MARIE-LOUISE ET HUGUETTE

DE LA ROCHELAMBERT.

Merci de dédier l'ouvrage aux chères fillettes ! Elles comprendront, un jour. Dans cette preuve d'affection, elles devineront un hommage à celle qui n'est plus, une fleur déposée sur sa tombe.

(*Lettre du marquis Aimé de la Rochelambert*, 5 mars 1882).

LETTRE-PRÉFACE

LETTRE-PRÉFACE.

Château de la Voulte-sur-Loire.



Mes chers petits lecteurs

et charmantes petites lectrices,

J'étais enfant; j'avais dix ans. Une vieille gouvernante longue et maigre, au nez de canard entre deux yeux d'étain, m'emmenait passer les vacances dans une maisonnette des champs au bord d'un ruisseau.

Pour arriver à ma chambre, — grande comme un pigeonnier de curé, — il fallait gravir un escalier de bois, droit, étroit, le long d'un mur humide, noir, lézardé et bossu. Le rocher, qui se carrait

« Monsieur, me dit le vieux fermier, j'ai acheté ce portrait afin de reconnaître le Juif errant s'il venait, de hasard, à passer par ici et de pouvoir le régaler d'un bon verre de lait.

— Père Savel, il a refusé mieux que cela : le pot de bière fraîche des bourgeois de Bruxelles, et, d'ailleurs, on ne le reverra plus.

— Oh! oh! » ricana le paysan d'un air incrédule.

Ils sont bourriques en diable dans mes montagnes.

Ces oh! oh! me furent très sensibles et j'écrivis *les Cinq sous* de l'éternel marcheur dont Épinal a peinturluré le portrait et on ignore qui rimé la complainte.

Maintenant, mes chers enfants, je vous prie de prêter attention à mon récit, de me tendre vos petites mains amicales et de me croire votre tout dévoué conteur, l'auteur du *Sabot de Noël*.

AIMÉ GIRON.

LA

RUE DU CALVAIRE.



CHAPITRE PREMIER.

LA RUE DU CALVAIRE.



Un tumulte inaccoutumé régnait dans la cité de Jérusalem. Piétinements de chevaux, rumeurs de voix, éclats de rire, pas précipités montaient de toutes les places et de toutes les rues.

On conduisait Jésus de Nazareth au Calvaire où il allait être crucifié entre deux larrons. Jésus se disait le roi des Juifs et le fils de Dieu, ce qui déplaisait fort aux docteurs de la Synagogue et aux pharisiens du Grand Sanhédrin, ce tribunal suprême de la Judée.

Ponce Pilate, gouverneur de la province, s'était lavé les mains dans une aiguière d'or en présence du peuple, et avait enfin crié à la foule menaçante : « Je vous le livre! »

Les Juifs poussèrent un hourra de satisfaction et applaudirent.

C'est pourquoi, chargé d'une lourde croix, Jésus était sorti de la cour du prétoire et marchait, écrasé et trébuchant, pour se rendre au Golgotha, le plus haut sommet du Calvaire. Le Calvaire, situé hors des murs d'enceinte de Jérusalem, servait de lieu de supplice pour les esclaves criminels et pour les méprisables Samaritains.

Jésus avait l'air d'un bûcheron ployant sous son fardeau de bois. C'était, en effet, le bûcheron divin portant sur ses épaules les péchés du monde.

La populace l'entraîna le long de la rue qui passait sous le mont Moriah où resplendissait le riche et magnifique temple. C'est là que le Christ, harassé de fatigue et de brutalités, tomba pour la première fois. Mais il se releva bientôt sous les coups de pied, les injures, et atteignit les épaisses murailles aveugles de la tour Antonia.

Du haut de la plate-forme quelques soldats, accoudés sur le parapet du chemin de ronde, regardaient avec curiosité houler et avancer le cortège de *ce pauvre fou* de Nazaréen.

Jésus était vêtu d'une robe blanche sur laquelle on avait jeté un manteau écarlate. Autour de sa ceinture, se nouaient les cordes dont

s'aidaient les bourreaux pour le tirer dans sa marche ou pour le remettre sur pieds dans ses chutes.

Les bourreaux, trapus, massifs, féroces, aux cheveux crépus et



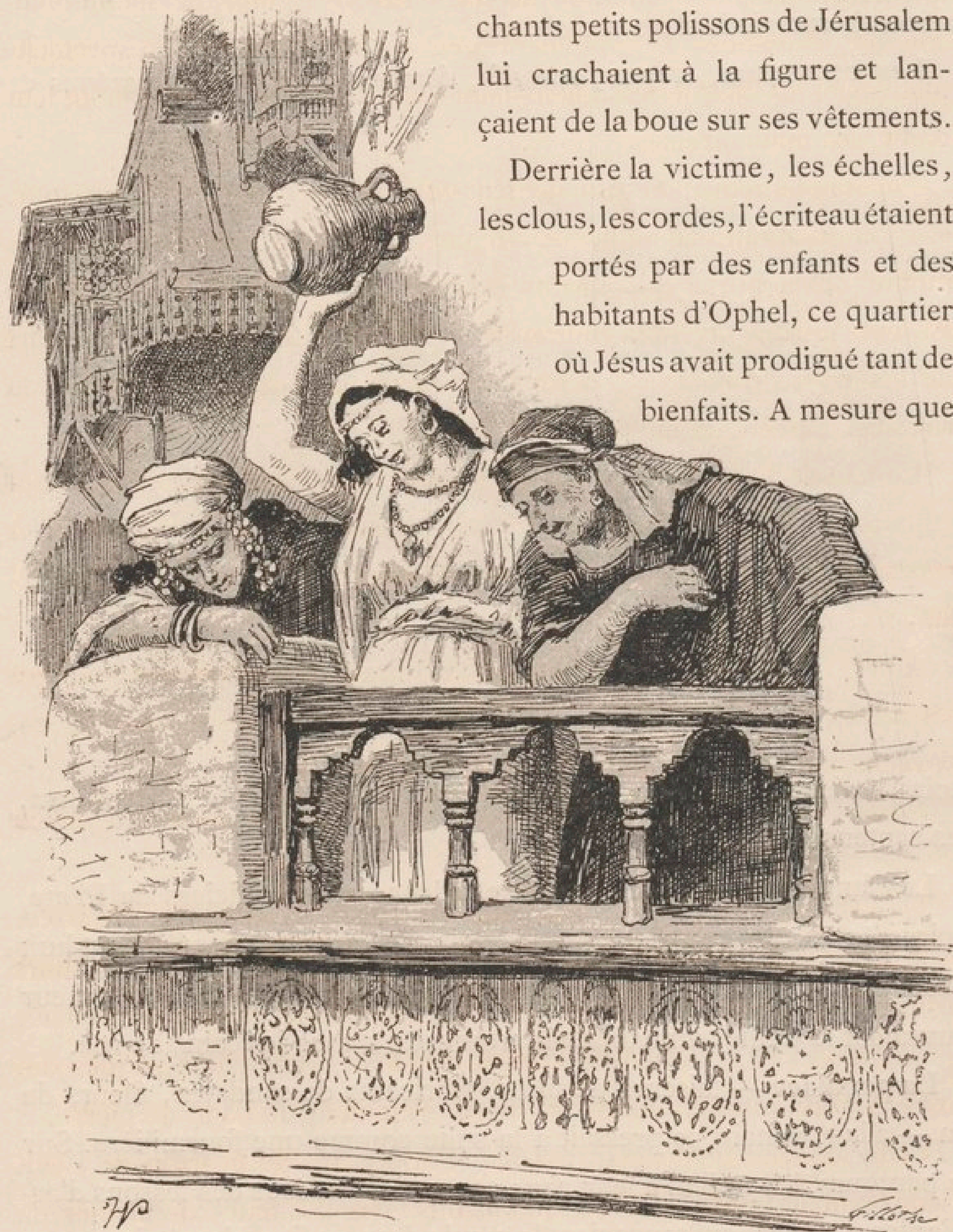
noirs, étaient des esclaves égyptiens payés pour exécuter, à Jérusalem, les sentences de mort.

Les fantassins romains armés de la lance et les officiers de Pilate, cuirassés et casqués, l'épée à la main l'accompagnaient. Vingt-huit pharisiens à cheval caracolaient autour. Les hérauts du gouverneur ouvraient le défilé, sonnant de la trompette à tous les coins de rue.

La populace — faiseurs de filets, fabricants de sandales, fileurs de lin — allait, venait, se pressait à la suite comme une fourmilière. Sur le parcours, les potiers à leur roue envoyaient à Jésus des tessons d'argile; les esclaves, qui tournaient la meule des moulins, s'arrêtaient pour

l'accabler d'insultes et quelques méchants petits polissons de Jérusalem lui crachaient à la figure et lançaient de la boue sur ses vêtements.

Derrière la victime, les échelles, les clous, les cordes, l'écriteau étaient portés par des enfants et des habitants d'Ophel, ce quartier où Jésus avait prodigué tant de bienfaits. A mesure que



le cortège défilait — du haut des terrasses, des jours de chaque maison, où les femmes se groupaient pour ne rien perdre de ce spectacle, pleuvaient les moqueries. Qu'avaient-elles donc fait ce jour-là de leur cœur, les malheureuses?

On était lentement et difficilement parvenu au centre d'un carrefour. C'est là qu'aboutissaient la rue qui part de la porte Judiciaire, celle qui monte de la porte d'Ephraïm et celle qui descend du Golgotha. En cet endroit, on força Simon le Cyrénéen à se charger d'une part de l'énorme croix. Puis, la foule se remit en marche pour gravir la rue accidentée et pénible du Calvaire.

Le Christ n'en pouvait plus. Son visage saignait meurtri et son front empourpré sous la couronne d'épine; le sang collait ses cheveux et ruisselait le long de sa barbe; ses vêtements traînaient souillés de fange.

Alors, une sainte femme, Véronique, prise de compassion, malgré les menaces et les railleries des bourreaux, s'agenouilla pour lui essuyer la face avec un scapulaire de laine blanche.

Jésus essaya de continuer sa route, mais retomba épuisé au milieu de cette rue escarpée.

En cet endroit, s'élevait une petite maison blanche, basse et carrée. Elle était bénie de Dieu, car un figuier l'ombrageait. Contre ses murs grimpait un beau cep de vigne, et, sur sa terrasse, nichait un ménage de cigognes. On montait de la chaussée à sa porte par quelques degrés. A côté du seuil, contre la paroi, s'étendait un banc de pierre.

Cette maison appartenait à Isaac Laquédem, de la tribu de Lévi. Isaac était le cordonnier des publicains, des pêcheurs de la mer de Tibériade, des gens misérables de la vallée d'Ophel, des vendeurs de

fruits et d'herbes de Sichem en Samarie, — de la plus pauvre clientèle galiléenne, en un mot.

Isaac, robuste Juif de quarante-cinq ans, marié et père de famille, vivotait de son métier. Ce jour-là, il avait appliqué les lèvres, plus que de raison et souvent, à son outre de vin du Carmel.

En entendant la rumeur qui escaladait le mont Acra comme une marée en colère, il avait quitté sa besogne un instant. Assis sur le banc de sa porte recouvert par une natte de jonc, il regardait les flots du peuple battre déjà la dernière marche de sa rampe. Se levant pour mieux voir, se rasseyant pour rire mieux, il vociférait en homme ivre quand la multitude inonda tout à fait le pavé devant sa demeure.

Ce fut là que Jésus, incapable d'aller plus loin, se laissa choir une seconde fois. Il tourna alors douloureusement les yeux vers Isaac Laquédem, et, d'une voix brisée et suppliante :

« Isaac, dit-il, prête-moi, quelques minutes, le coin de ton banc afin que je puisse me reposer. Je n'ai plus de forces; je souffre... et me sens mourir. »

Le Juif se dressa en éclatant de rire.

« Par pitié, Isaac! Et mon père te donnera, pour l'éternité, un trône dans les palais de son royaume, le Paradis.

— Marche! marche donc, car tu me fais affront, », répondit brutalement le cordonnier de la rue du Calvaire.

Jésus le considéra avec tristesse, et comme Isaac vociférait de plus belle en lui montrant le poing :

« Tu marcheras toi-même, exclama-t-il sévèrement en étendant un doigt vers le Juif, jusqu'à la fin des siècles. »







Et le Christ, tiré par les cordes des bourreaux, continua à suivre la voie douloureuse, le front penché vers la terre. Il franchit bientôt

une arcade voûtée, porte ouverte dans les murailles de Jérusalem. Là, se terminait la ville ; là, commençait la montée du Calvaire.

Et les trompettes sonnaient toujours, lugubrement, par intervalles.

Isaac Laquédem se trouva seul, cloué sur son banc par la parole et le doigt du Christ. Il semblait qu'un coup de foudre invisible fût tombé du ciel sur son cœur. Personne. La foule avait suivi la foule. Elle couvrait déjà, comme un innombrable troupeau de moutons du pays de Chanaan, les sommets nus et brûlés du Golgotha.

Isaac restait toujours immobile, sentant peser sur lui la terrible malédiction. Soudain, le soleil s'empourpra d'un rouge sombre, l'air s'obscurcit, la terre trembla et la populace, épouvantée, redescendit en courant les pentes du Calvaire. Il était trois heures.

Isaac Laquédem sortit alors de sa stupeur et releva son front livide. Devant lui, debout sur le pas de sa porte, se tenait un messager étranger serré dans un vêtement moiré d'écailles d'azur et d'or, avec une épée flamboyante hors du fourreau.

« C'est toi, le Juif errant? interrogea-t-il.

— Non. Je suis Isaac Laquédem.

— Tu seras désormais Isaac Laquédem le Juif errant jusqu'à la fin des siècles. Marche! »

Par Jéhovah! c'était la sentence du Nazaréen. Isaac reconnut alors dans ce messager, aux ailes reployées, le protecteur du peuple hébreu, l'archange saint Michel.

« Par pitié! laisse-moi... implora à son tour l'Israélite.

— Marche! Prends la chaussure et ceins la ceinture du voyageur; embrasse ta femme, dis adieu à tes enfants. Je t'attends. »

Isaac Laquédem, terrifié, rentra dans sa maison.

Sa femme, assise sur un escabeau de cèdre, filait à sa quenouille une toison de laine de Joppé. L'aîné de ses fils dans un coin tressait des nasses de pêche comme il l'avait appris, jadis, de l'apôtre Pierre, sur les bords du lac de Génésareth; le plus jeune montait une fronde de lin pour lancer les cailloux du Cédron aux colombes qui perchaient, par milliers, sur les broches d'or au faîte du temple.



« Femme, je dois partir ce soir. Sers-moi à boire et à manger. Mon voyage sera long au pays des Gentils.

— Père, reviendras-tu pour le sabbat?

— Ni pour le sabbat ni pour la pâque. »

Il mangea, taciturne, quelques figues et quelques dattes servies sur un plat d'argile peinte, et but une coupe de l'eau puisée dans sa citerne. Puis, serrant sa tunique d'une ceinture de cuir à pochette et jetant par dessus un manteau en poil de chameau; chaussant des sandales aux courroies neuves; coiffant son bonnet en peau de gazelle et prenant, derrière la porte, un bâton épais et dur, haut comme le bâton des patriarches dans les plaines de Membré, il considéra un moment ses deux enfants. Ses mains tremblaient aux émotions de son cœur.

Isaac n'osait partir avant la nuit; mais la nuit descendait plus prompte et plus ténébreuse aujourd'hui. La lampe de cuivre à quatre becs était déjà allumée. Elle projetait, jusqu'aux solives contre la muraille blanche, l'ombre gigantesque d'Isaac. Isaac aperçut ce fantôme formidable. Il fit un mouvement de terreur et, d'un souffle brutal, éteignit sur la lampe les mèches en moelle de sureau.

« Adieu, dit-il brusquement à sa femme effrayée!

— Au revoir, Isaac! Pourtant, où vas-tu donc?

— Demande-le au vent d'Arabie. Adieu! »

Il se pencha vers ses fils qui attachaient sur leur père des regards incertains. Il les embrassa au front et silencieusement l'un après l'autre. Ses yeux étaient devenus farouches, mais restaient secs. Plus de larmes dans le cœur du Juif; le Christ, d'un mot, en avait tari la source.

« Père! murmurèrent enfin les deux enfants inquiets.

— Isaac! supplia la mère.

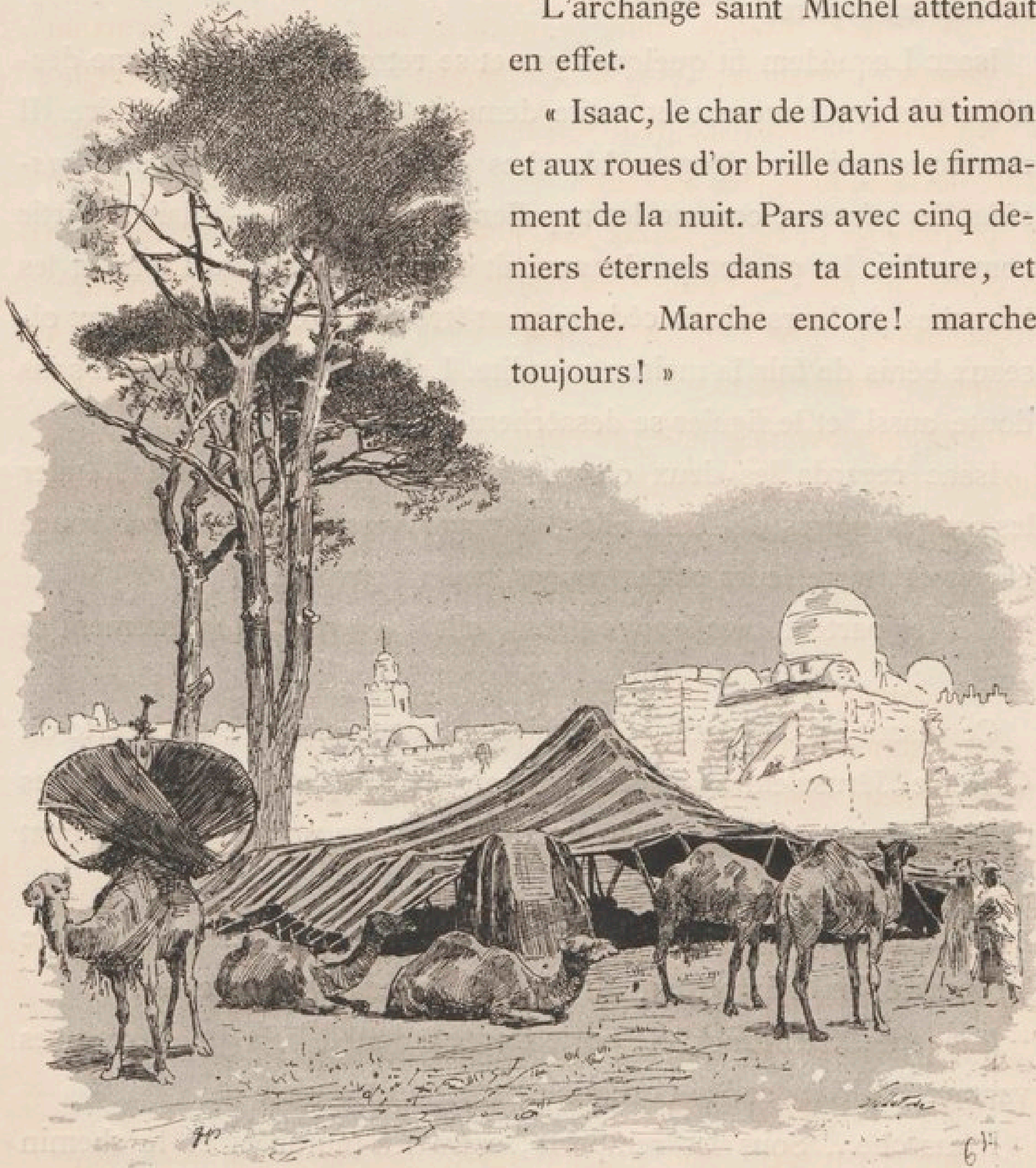
— Que le Messie, Jésus crucifié sur le Golgotha, soit avec vous!

— Le Nazaréen?.... Il a perdu la raison. »

Isaac avait ouvert, puis refermé avec soin la porte de la maisonnette, et sa robuste main la maintenait immobile derrière lui.

L'archange saint Michel attendait en effet.

« Isaac, le char de David au timon et aux roues d'or brille dans le firmament de la nuit. Pars avec cinq deniers éternels dans ta ceinture, et marche. Marche encore! marche toujours! »



L'archange disparut. Le Juif descendit pesamment les marches de

son escalier, qu'il ne devait plus remonter. Il faut qu'il aille maintenant devant lui, irrémissiblement devant lui, sans pouvoir jamais revenir en arrière.

Isaac Laquédem fit quelques pas et se retourna pour voir une dernière fois son heureuse et petite demeure de la rue du Calvaire. Il remarqua que les cigognes blanches du nid sur la terrasse — *nasida, les pieuses*, comme les appellent les Hébreux — allaient partir comme lui. Le printemps s'annonçait dans les cimes du Liban et les branches de leurs vieux cèdres; peut-être Dieu ordonnait-il aux oiseaux bénis de fuir la maison maudite. Le cep de vigne mourra sans doute aussi, et le figuier se desséchera.

Isaac regarda les deux oiseaux, entourés de leurs petits, étaler les pennes noires de leurs ailes, allonger vers le ciel leur bec rouge et vers la terre leurs pattes rouges, puis s'envoler.

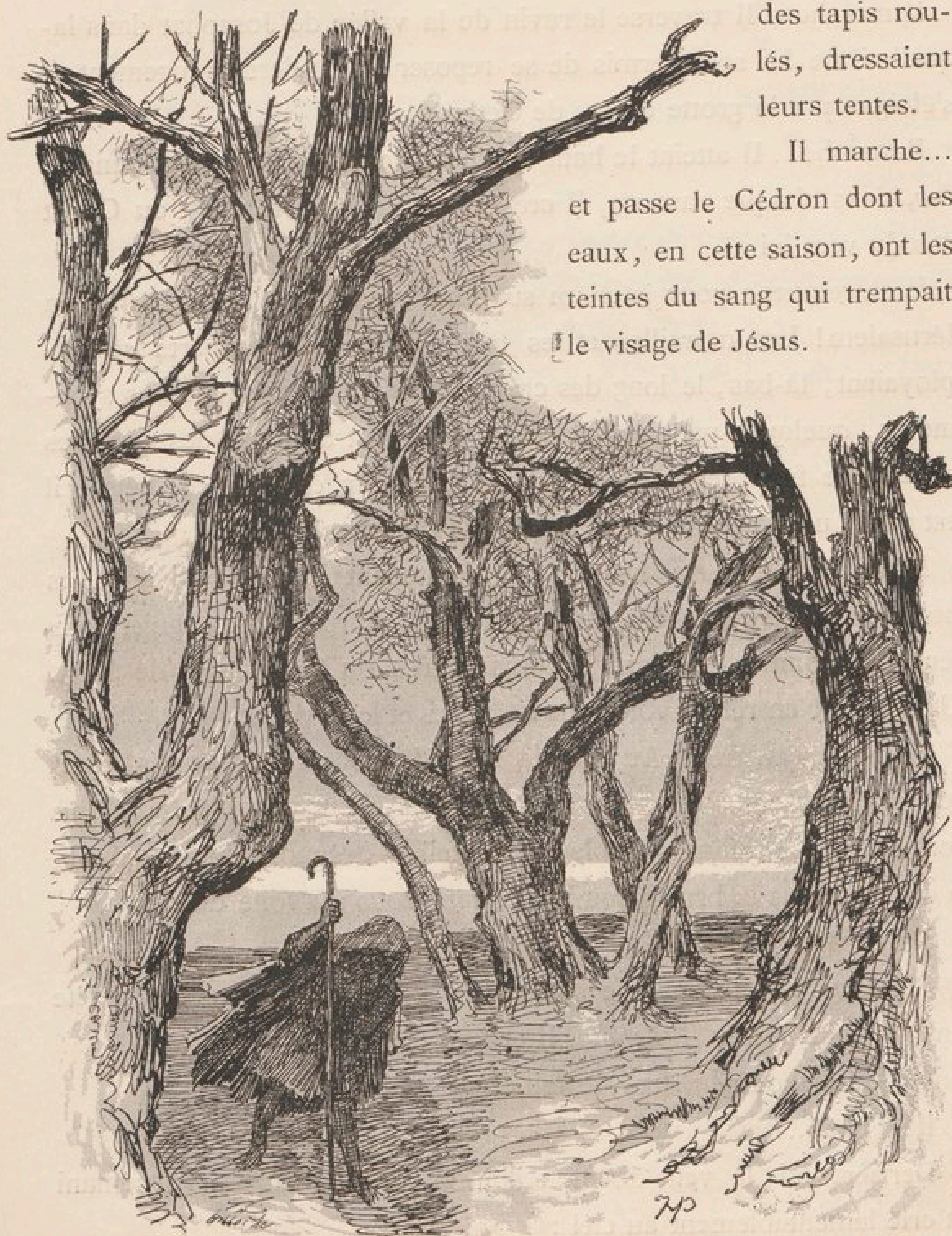
« Elles partent avec leurs enfants, elles! » gronda lugubrement le Juif.

Ce disant, il descendit, tête baissée, la rue obscure et déserte du Calvaire. Jérusalem avait peur, ce soir, et chaque bruit des semelles de bois d'Isaac retentissait sur les dalles comme un sinistre battement du cœur de la cité déicide.

Il marche... Il traverse hâtivement la ville dont chaque lumière lui semble l'œil flamboyant du Christ le condamnant à errer.

Il marche... Il franchit la porte Dorée à double baie qui ouvrait ses vantaux d'olivier sur le portique oriental du temple.

Il marche... Sous les remparts, entre les murailles et le chemin de Béthanie quelques caravanes, avec leurs chameaux aux clochettes résonnantes, apportant du nard, des aromates, de l'encens et



des tapis roulés, dressaient leurs tentes.

Il marche... et passe le Cédron dont les eaux, en cette saison, ont les teintes du sang qui trempait le visage de Jésus.

Il marche... Il traverse le ravin de la vallée de Josaphat dans laquelle il ne lui sera permis de se reposer qu'au dernier jugement; il s'éloigne par la grotte amère de Gethsémani.

Il marche... Il atteint le haut du mont des Oliviers en frissonnant; car, dans chaque rameau, il croyait revoir aussi le doigt du Christ étendu vers lui.

Il se retourna pour jeter un suprême regard sur Jérusalem... Sa Jérusalem! Les murailles et les tours grises des remparts se déployaient, là-bas, le long des crêtes solitaires. Quelques rares sycomores, quelques palmiers dispersés flottaient à l'angle des terrasses comme de funèbres panaches. Dans cet océan de maisons, hélas! il est par là une vague blanche qui fut sa demeure... Adieu!

Marche!... Il laisse derrière lui maintenant les pâles oliviers, les noirs caroubiers, les térébinthes à l'odeur de résine, les figuiers aux feuilles cotonneuses et aux fruits jaunâtres du fertile pays de Juda. Un vautour en retard vole dans les nuées et le devance.

Il marche encore... Au loin, la mer Morte aux flots azurés; mais le ciel est obscur à cette heure comme l'intérieur d'un sépulcre. Plus loin encore, la chaîne — si bleue au soleil — des montagnes de Moab, a disparu sous la brume sombre comme sous un voile de veuve.

Il marche toujours...

Soudain, les cigognes de sa terrasse passent au-dessus de sa tête en claquant du bec. Il écoute. Il entend :

« C'est Isaac Laquédem, le Juif errant! » disent-elles.

Il se hâte...

Derrière lui, le vent d'Arabie souffle sur le mont de Gethsémani et crie lamentablement au ciel :

« C'est Isaac Laquédem, le Juif errant ! »

Il fuit...

Les oliviers centenaires, entrechoquant leurs rameaux, répètent sourdement à la terre sous leurs racines :

« C'est Isaac Laquédem, le Juif errant ! »

Isaac, doublant le pas pour échapper à ces dénonciations de la nature entière, sentit passer un frisson d'épouvante dans la moelle de ses os. Et il marchait, marchait, marchait...

Dans les lointains ténébreux de la nuit où peut-être avait erré jadis l'ombre maudite de Caïn le fratricide, ombre maudite à son tour, il s'enfonça, s'effaça, disparut.

. . . .

LES
BOTTES DÉCOUSUES DU JUIF ERRANT.



CHAPITRE II.

LES BOTTES DÉCOUSUES DU JUIF ERRANT.

MARCHE ! marche encore ! marche toujours !

Il y avait seize cent quatre-vingt-onze ans qu'Isaac Laquédem, le Juif errant, marchait ainsi sans repos, sans espoir.

Le trône des rois ne lui semblait magnifique que parce que l'on pouvait s'y asseoir, et il ambitionnait le bonheur des mendiants endormis

au soleil ou couchés dans la boue. Il ne souhaitait plus de mourir; depuis dix-sept siècles il se savait immortel.

La vieillesse cependant ne l'épargnait pas. Ses cheveux longs, sa barbe démesurée, ses gros sourcils touffus avaient revêtu la blancheur de la neige. Son visage, profondément ridé, ressemblait à la pente d'une montagne ravinée par les pluies. Les os de ses membres amaigris rendaient, à chaque mouvement, le bruit de cliquettes de bois et son corps n'était qu'un squelette dans un étui trop large. Seulement ses yeux, à travers lesquels toute la vie paraissait regarder, étaient deux charbons ardents qui s'attisent quand on les porte contre le vent. Dans sa course éternelle, il avait vu la Rome païenne s'écrouler sous la couronne à pointes de fer des empereurs et la Rome chrétienne se lever sous la tiare à croix d'or.

Il avait vu, au bord des plages de la mer Méditerranée ou du haut des falaises de l'Océan, de fréquentes tempêtes rouler et engloutir, comme des écorces d'arbres, les vaisseaux de toute dimension et de tout pays. En repassant, il avait retrouvé des vagues bleues et tranquilles.

Il avait vu, sur les volcans, la flamme et la fumée lutter au-dessus du cratère comme deux géants sortis des entrailles du sol; dans les plaines, des horizons de forêts embrasées par les tourbillons de l'incendie. Cent ans après, quelques villes puissantes étincelaient sur les laves refroidies du volcan et, plus loin, babillaient maints villages heureux dans la cendre des sapins brûlés.

Il avait vu, au départ, des champs de guerre la veille encore battus par les ouragans humains. Au retour, de lourdes moissons frissonnantes y ondulaient pareilles à des houles dorées.

Il avait affronté les lions des déserts brûlants, les ours des monta-

gnes glacées; rencontré toutes les races d'oiseaux émigrant sous l'espace azuré, foulé aux pieds les innombrables reptiles des eaux marécageuses sous les joncs.

Il avait enfin assisté, dans les siècles passés, à l'entérrement des vieilles capitales mortes et, dans les temps modernes, au baptême des jeunes villes nouveau-nées.

Seul, il ne mourait pas. Lui seul marchait toujours. Le Juif errant.

En 1724, le triste jour du vendredi-saint, Isaac Laquédem arriva sous les remparts de Bruxelles bâtie le long de la rivière de Senne. Bruxelles et ses sœurs, Anvers et Louvain, étaient les trois cités souveraines du Brabant.

Il entra par la porte de Hal en forme de tour. Les maisons de bois ou de pierre, rangées face à face et coiffées de leur chaperon aigu, le regardaient passer. Sur ces toitures pyramidales, les énormes lucarnes accroupies, baie en l'air, ressemblaient à de fantastiques crapauds attendant la pluie du ciel pour sauteler le long des pentes ardoisées et bondir dans la rue avec le dégorgement des gouttières en tarasques.

La ville basse où logeaient les drapiers, brasseurs, tisserands, forgerons, était réunie à la ville haute par un escalier en pierre de cinquante marches.

En traversant cette ruche d'artisans, le Juif évitait soigneusement les églises parce qu'elles ressemblaient à de gigantesques Jésus sous de colossales croix en pierre sculptée.

Isaac Laquédem s'aperçut alors que les interminables grands chemins avaient rongé les semelles de sa chaussure et que les points des coutures étaient rompus dans les quartiers.

Isaac ne portait plus de sandales. Il suivait maintenant la mode des

hommes — à cent ou deux cents ans près. Personne, d'ailleurs, n'eut plus su fabriquer des sandales israélites. Pour ses vêtements, il en était de même. De nouveaux siècles exigeaient de nouvelles coupes.

Ses bottes se trouvaient réellement être aujourd'hui en fort piteux état. Elles dataient du règne de l'empereur Charles-Quint. A force d'y avoir fait apposer une pièce sur un accroc en Hongrie, et remplacer une empeigne en Espagne, ressemeler la botte droite en Pologne et, en Italie, la botte gauche, rajuster un demi-talon chez les Valaques et remettre un talon entier chez les Égyptiens, pièce à pièce, fil à fil, clou à clou, les bottes primitives avaient finalement disparu et perdu leur véritable physionomie.

Du reste, ces vieilles et fidèles amies refusaient de continuer leur service et d'aller, telles quelles, plus loin que Bruxelles.

Isaac se préoccupa de trouver ici un brave savetier capable d'en réparer encore, promptement et tant bien que mal, les désastres, en attendant qu'un chrétien compatissant lui en offrît une meilleure paire.

« Le Juif errant, dit l'Histoire, n'était jamais embarrassé pour se faire comprendre; Dieu lui avait accordé le don des langues et il parlait toujours celle du coin du monde qu'il traversait. »

Il s'engagea donc au hasard dans une rue étroite, humide et noire, de la ville basse, quêtant des yeux une enseigne de savetier. Soudain, il avisa une échoppe, espèce de trou écrasé par le poids d'une monstrueuse masure. L'échoppe armoriait son volet d'une planchette carrée, trempée dans un bleu sale, sur laquelle était peinturluré un animal noir debout, dont les deux pattes de derrière disparaissaient au fond d'immenses bottes. Autour, on lisait : *Au loup botté*. Au-dessous : *V. Keyser*.

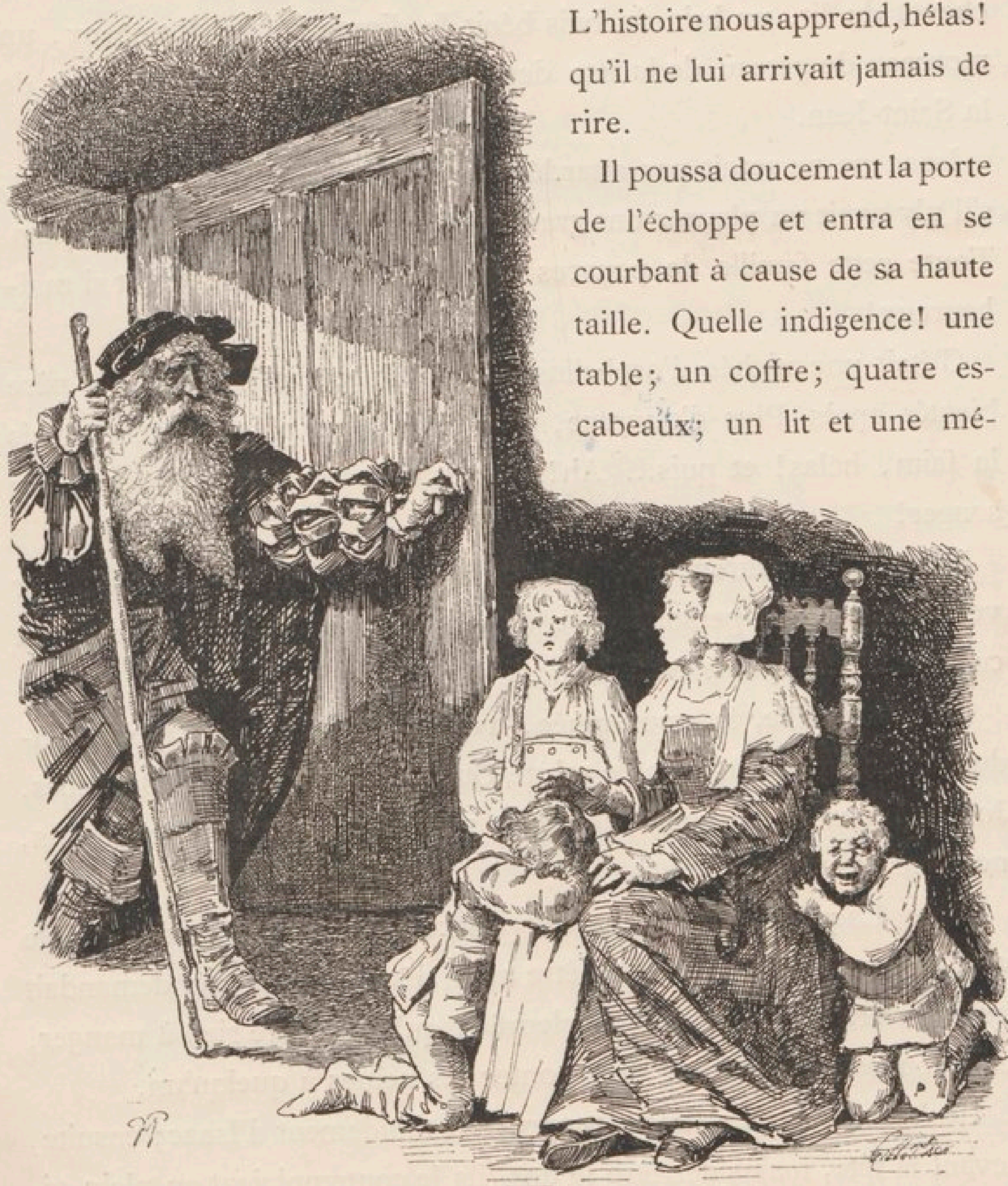


Grav. imp. par Gillot


BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE
JOYEUSE
PARIS

« Voilà mon homme, » murmura Isaac avec un soupir.

Tout autre que lui aurait certainement ri quelque peu devant une enseigne aussi extravagante. L'histoire nous apprend, hélas! qu'il ne lui arrivait jamais de rire.



Il poussa doucement la porte de l'échoppe et entra en se courbant à cause de sa haute taille. Quelle indigence! une table; un coffre; quatre escabeaux; un lit et une mé-

chante couchette vermoulue; des murailles tapissées de plaques d'humidité verdâtre et de poussiéreux suintements de pluie. C'était la misère, mais une misère chrétienne. On remarquait, en effet, au chevet du lit, un brin du buis bénit le dimanche des Rameaux, un morceau de gâteau de la fête des Rois, un tison noirci des feux de la Saint-Jean.

Isaac ne se serait pas attardé une minute dans ce taudis désolé, s'il n'y avait vu pleurer une grande jeune fille et trois petits garçons. Toute cette famille de pauvres diables avait l'air si triste et si malheureux!

C'était une nichée d'orphelins. On avait enterré la mère, le père bientôt après. Plus d'ouvrage, plus de métier, plus d'argent; mais la faim, hélas! et puis... Ah! c'est vraiment grosse pitié que d'y songer!

Les marmots furent saisis d'une peur atroce en voyant s'avancer vers eux ce long personnage efflanqué tout en barbe et en cheveux comme un effroyable ours blanc.

La grande fille, la sœur aînée, avait vingt ans. On l'appela Gudule en baptême, du nom de sainte Gudule, la patronne de Bruxelles. Joest, Frans et Corneille, les trois petits frères, avaient onze ans, neuf ans et sept ans.

Isaac Laquédem eut bientôt appris ces menus détails de Gudule qui, se trouvant en face d'un être aussi dénué qu'eux, ne demandait qu'à parler. Quand on a bien pleuré et qu'il ne reste rien à manger, cela soulage évidemment de raconter ses peines à quelqu'un.

Les trois enfants s'étaient rapprochés timidement d'Isaac; ensuite, levant la tête, mains derrière le dos, ils le contemplaient en plein vi-

sage de tous leurs yeux curieux et interrogateurs. Alors Isaac se ressouvint de ses petits enfants de la rue du Calvaire. Que seront-ils devenus à leur tour, après son départ, sans la présence et le travail du père?

Cette misère et ce souvenir réveillèrent en son cœur il ne savait quoi. Ce n'était cependant pas de la compassion. Il n'en eut jamais et n'en pouvait pas ressentir, lui qui avait si brutalement refusé à Jésus une place sur son banc.

Gudule lut néanmoins dans les yeux du vieillard un sentiment d'affectueuse commisération.

« L'ami étranger qui compatit à nos douleurs, dit-elle d'une jolie voix argentine, c'est le petit rouge-gorge qui vola au Calvaire et arracha du bec une des épines cruelles à la couronne du Christ. »

Isaac baissa la tête et ne répondit mot.

« Brave homme, vous n'êtes sans doute jamais venu à Bruxelles? demanda Gudule.

— Oh! si, répondit Isaac; plusieurs fois. D'abord à l'époque où saint Géri, évêque de Cambrai, construisit une église sur l'île marécageuse de Broeksel. »

Gudule, ignorante des chroniques de sa ville natale, écarquillait des yeux étonnés.

« La seconde fois, au temps des ducs de Brabant, sous le règne de Jean III, *le Triomphant*. »

Gudule ouvrait toute grande la bouche maintenant.

« La troisième fois, il y a deux cents ans environ, quand Bruxelles était ravagée par la peste. »

Gudule commença à avoir peur. « C'est un pauvre fou! » pensa-t-elle.

« Enfin, j'y reviens aujourd'hui et ne m'y arrêterai que les deux heures nécessaires au raccommodage de ma chaussure. Mais je suis, paraît-il, mal tombé. Plus de Keyser! plus de *Loup botté!*

— Qui êtes-vous donc? A vous entendre, on vous croirait de l'âge du patriarche Mathusalem?

— Ah! je suis joliment plus vieux que lui, allez; car je suis le Juif errant. »

A ce mot, les trois petits frères se mirent à pousser des cris de terreur et à fuir, pêle-mêle, au fond du taudis où ils se réfugièrent dans un angle. Gudule recula stupéfaite. Revenue bientôt de son ébahissement, elle s'approcha.

« Isaac Laquédem? dit-elle d'un ton compatissant. Oui, tout le monde sait votre nom. Comment? c'est vous dont mon aïeule m'a tant parlé? — Vous fûtes à la vérité si coupable! Mais vous voilà très malheureux ainsi que nous et, s'il était en mon pouvoir de vous soulager et de vous offrir à manger, ce serait volontiers tout de même.

— Brave fille, murmura entre ses dents Isaac! Un bon cœur, c'est beau et c'est doux.

— Arrêtez-vous au moins ici pour vous reposer.

— Je le veux bien. Seulement je ne le puis que jusqu'au coucher du soleil, parce que c'est aujourd'hui le dernier jour de cinquante ans. Chaque demi-siècle, j'ai la permission de séjourner, où je me trouve, de l'aube au crépuscule.

— Asseyez-vous donc. Pendant ce temps, je vais courir chez une voisine emprunter quelques aliments.

— C'est inutile, Gudule; je n'ai pas faim. Je n'ai pas non plus le

droit de m'asseoir. Mon châtiment, vous le savez, c'est de marcher toujours.

— Toujours?

— Toujours! toujours! toujours! »

Gudule et Isaac continuèrent de la sorte à causer. Ils avaient eu pitié l'un de l'autre, et rien ne rend amis et promptement amis comme cette communion de misères.

Les enfants, voyant que le Juif errant n'était pas méchant et ne faisait aucun mal à sœur Gudule, s'aventurèrent jusqu'à lui. Ils l'écoutaient parler; détaillaient, de bas en haut, sa curieuse personne et se montraient du doigt son bâton, sa barbe, son bonnet, sans oser risquer une syllabe.

Isaac comprit vite que Gudule, la grande sœur, grâce à une douleur chrétiennement résignée, était un ange de vertus et un trésor de qualités. Voilà ce qu'à savoir souffrir patiemment comme Jésus le Christ deviennent les femmes en ce monde.

« Si je possédais quelques ressources, babillait Gudule, j'enverrais mes trois petits frères à l'école. Sitôt qu'ils seraient assez instruits et assez forts, je les mettrais en apprentissage. Ils travailleraient un jour enfin pour leur compte. Un métier, c'est l'argent, c'est l'honnêteté, c'est tout.

— Vous avez raison, Gudule. Mais, comment réaliser ce rêve-là?

— Oui; comment? J'y songe, jour et nuit, depuis la mort de notre mère. Voilà pourquoi je pleure, car je ne trouve aucun moyen. Voyons; conseillez-moi, vous! Les vieilles gens ont de l'expérience et vous en avez acquis à vos dépens, hélas! pauvre Isaac! »

Isaac se sentait aussi embarrassé que Gudule dans sa compassion

sincère pour ces intéressants orphelins. La compassion! c'était la première fois depuis bientôt dix-huit cents ans! Il éprouvait la jouissance d'un voyageur qui, à l'extrémité d'un immense désert brûlant, respirerait tout à coup une fleur pleine de rosée. Cette pitié lui porta bonheur et lui suggéra subitement une idée — une bonne idée, ma foi! « Gudule, dit-il... J'ai trouvé un moyen.

— Vrai? lequel?

— Votre aïeule, en vous racontant mon histoire, dut vous apprendre aussi que Dieu, par un miracle, a voulu que j'eusse toujours cinq sous, — autrefois, c'était cinq deniers — cinq sous dans mon escarcelle. »

Et il glissa la main dans la pochette ronde de sa ceinture de cuir.

« Merci, pauvre cher homme! Que pourraient vos cinq sous dans tous nos besoins et pour tous nos projets?

— Attendez, Gudule. Vous tournez au premier souffle de vent comme une aile de moulin! »

Gudule crut que le grand âge du Juif errant avait un peu affaibli son intelligence. Mais, comme elle était respectueuse et polie, elle écouta patiemment le vieillard.

« J'ai donc perpétuellement cinq sous dans ma ceinture et il m'est permis, je vous le répète, de m'arrêter aujourd'hui jusqu'au soleil couchant. Comprenez-vous? Ne perdons point de temps; ouvrez, là, ce coffre. Vite, à la besogne et dépêchons! »

Gudule ne comprenait absolument rien. Elle obéissait toutefois, pour ne point causer de la peine au vieux Juif errant animé en leur faveur de si excellentes intentions.

Le coffre ouvert — et il était vide — le Juif errant tira ses cinq

sous et les y jeta ; et puis il recommença, et puis il continua. Comme il arrivait toujours cinq sous dans la pochette à mesure que les autres cinq en sortaient, c'était une pluie continuelle de menue monnaie dans le gouffre de bois.



Cette fois-ci, Gudule comprit et sa figure rayonna. Ce manège devint même si clair que Joest, Frans et Corneille se précipitèrent ravis autour du coffre. Ils y posèrent dessus les deux mains et le menton tandis que leur tête aux yeux immobiles allait sans cesse, avec la main du

Juif errant, de la boursette de sa ceinture au fond du réservoir et toujours ainsi. C'était fort réjouissant de les voir se démener et ils riaient, et ils riaient!

Gudule debout, muette et les mains jointes, considérait avec attendrissement et reconnaissance l'honnête figure du Juif errant.

« Vous êtes notre bon ange, notre sauveur, murmurait-elle parfois!

— Le soleil n'est pas encore couché; tant mieux! Car, lorsqu'il disparaîtra à l'horizon, il me faudra partir. »

Les enfants ne perdirent pas le sens de ces paroles et ils se retournaient souvent pour s'assurer que le soleil dardait toujours un rayon dans la vieille rue boueuse.

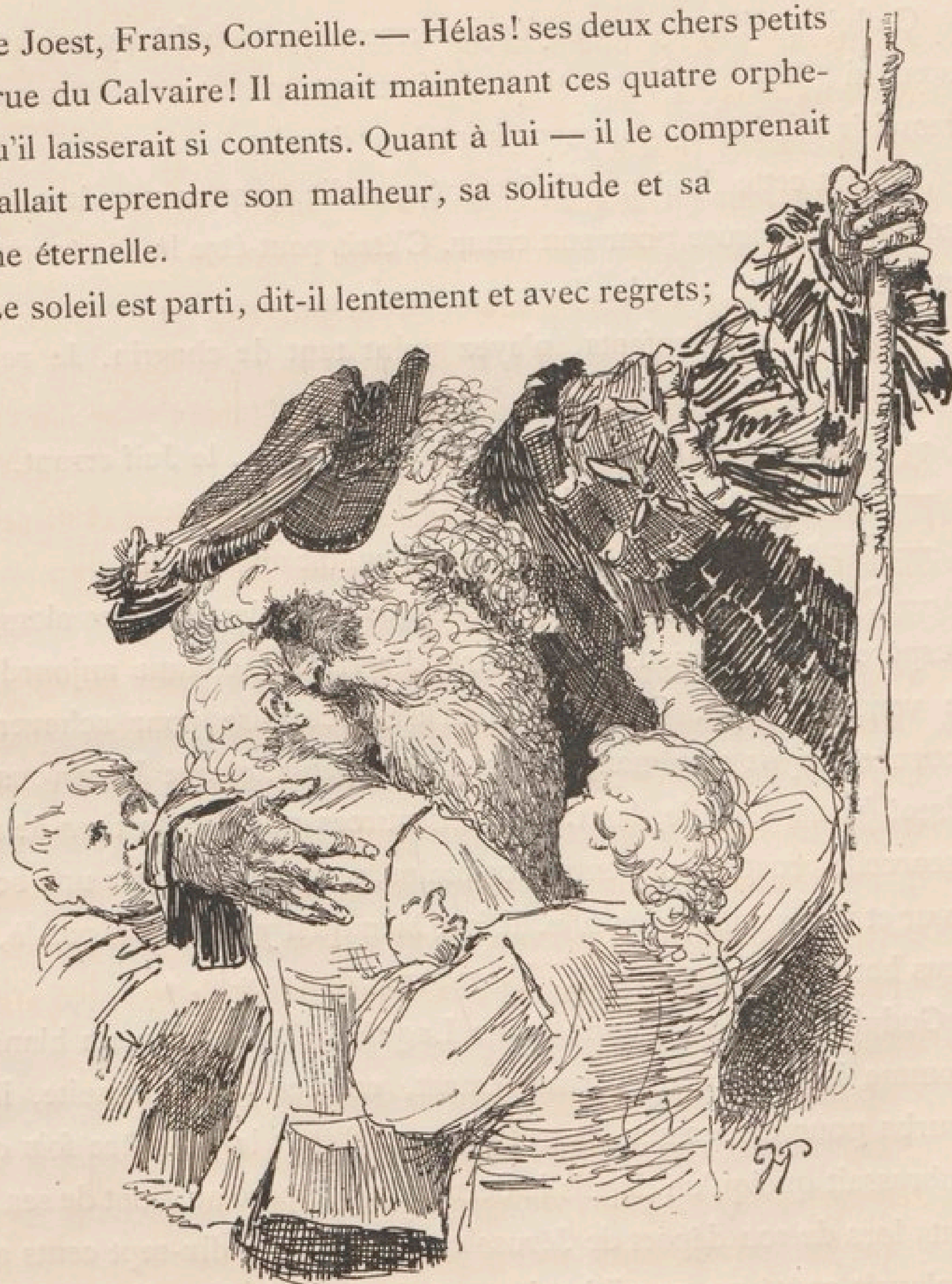
Le Juif errant avait retrouvé une vivacité de jeune homme; il prenait, jetait; prenait, jetait; prenait et jetait sans relâche. On comprenait qu'il y allait de tout son cœur. Les larmes de Gudule tombaient en même temps que l'averse sonnante. Les sous montaient du fond du coffre comme l'eau des profondeurs d'un bassin. Déjà, les enfants, en se penchant un peu, touchaient le trésor du menton, ce qui les émerveillait et leur arrachait des trépignements mêlés des cris d'une joie insensée.

Soudain, — depuis sept heures l'argent grêlait ainsi — le soleil abandonna la rue étroite. Le crépuscule descendit du ciel entre les deux rangées de hautes maisons comme dans un puits.

Le Juif errant sentit en lui une force surnaturelle qui le poussait à sortir de l'échoppe, à se remettre en route. Une ombre de tristesse se répandit sur son visage et il regarda Gudule avec une mélancolique tendresse. — Hélas! sa pauvre femme de Jérusalem! et il regarda

ensuite Joest, Frans, Corneille. — Hélas! ses deux chers petits de la rue du Calvaire! Il aimait maintenant ces quatre orphelins qu'il laisserait si contents. Quant à lui — il le comprenait — il allait reprendre son malheur, sa solitude et sa marche éternelle.

« Le soleil est parti, dit-il lentement et avec regrets;



il faut que je parte aussi de l'autre côté de la ville. Je tourne autour de la terre comme lui, et, comme lui, il m'est défendu de rebrousser chemin. »

Gudule avait les yeux noyés de larmes. Les trois frères, voyant leur sœur si affligée et leur ami, le Juif errant, retrousser son manteau, ressaisir son bâton, commencèrent à se désoler.

Devant cette douleur, l'infortuné maudit éprouva une émotion inconnue, délicieuse pour son cœur. C'était peut-être là sa récompense et il la trouvait grande, je vous assure.

« Allons, mes enfants, n'ayez point tant de chagrin. Je reviendrai.

— Quand? interrogea Joest en fixant, joyeux, le Juif errant.

— Dans cinquante ans!

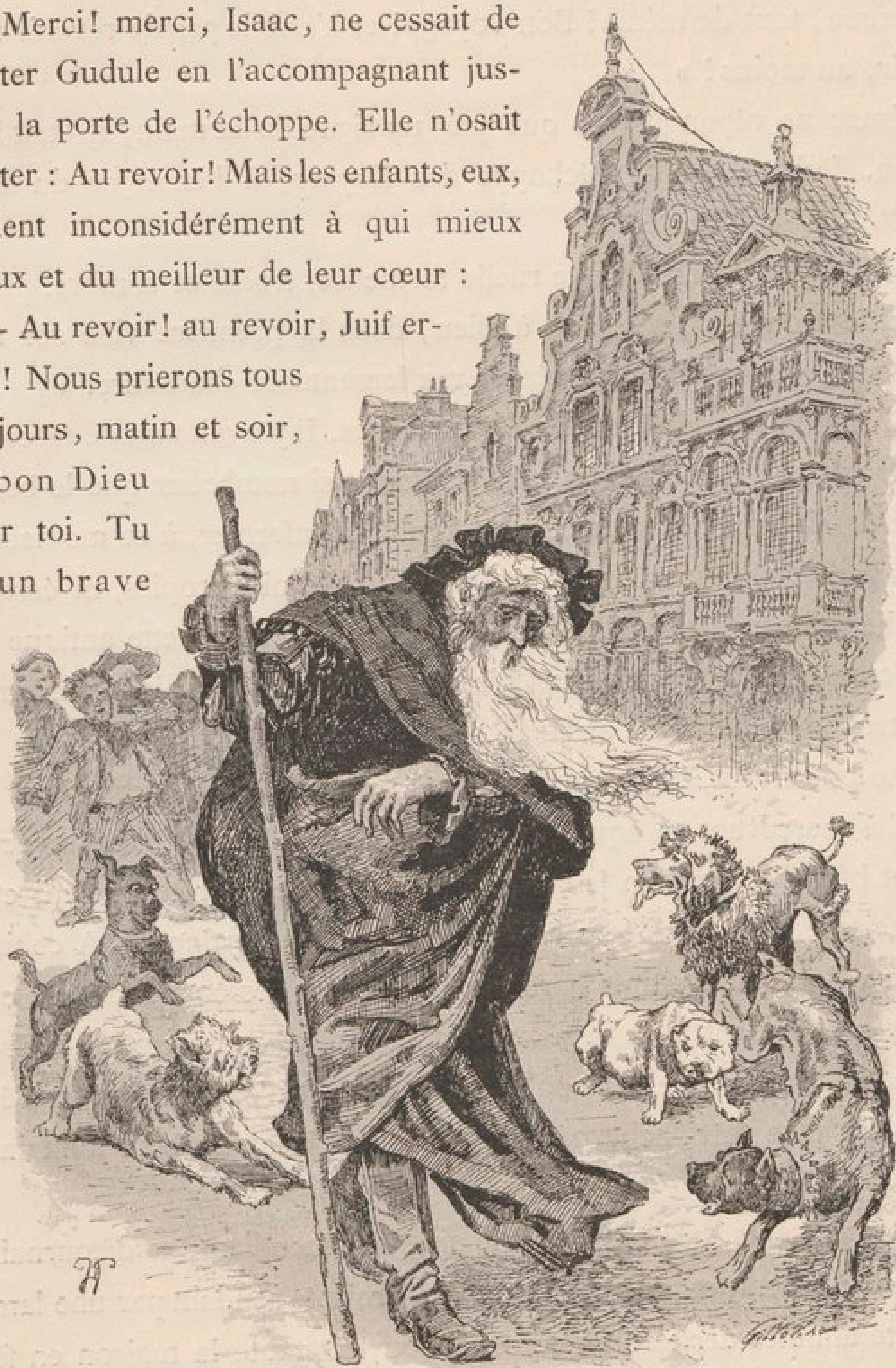
— Dans cin-quan-te ans? ânonna l'enfant abasourdi.

— Oui. C'est long, n'est-ce pas? Vous serez des hommes alors, car j'espère que Dieu vous conservera. J'arriverai, comme aujourd'hui, le vendredi saint. Ce temps-là m'est nécessaire pour achever ma tournée. Soyez extrêmement sages, mes petits, et que Dieu vous bénisse! Vous, Gudule, les minces ressources que j'ai pu tirer de mon escarcelle prospéreront entre vos mains, puisque vous êtes une bonne sœur et une sainte jeune fille. Il faut bien qu'il y ait, par-ci par-là, des gens heureux en ce monde! Vous serez de ceux-là. »

Gudule tendit au pauvre Isaac Laquédem sa jolie main blanche. Comme il la serra avec ravissement, en tremblant! Ensuite, il se courba pour embrasser les trois frères. C'était la première fois qu'il embrassait quelqu'un depuis le dernier baiser posé au front de ses enfants lors de son départ de Jérusalem. Jamais, en dix-sept cents ans, il n'avait goûté un pareil bonheur et il se sentit plus dispos à continuer son cruel voyage. Joest, Frans et Corneille n'eurent pas peur, allez, tellement la bonté rend beau le visage et attire à elle.

« Merci! merci, Isaac, ne cessait de répéter Gudule en l'accompagnant jusqu'à la porte de l'échoppe. Elle n'osait ajouter : Au revoir! Mais les enfants, eux, criaient inconsidérément à qui mieux mieux et du meilleur de leur cœur :

— Au revoir! au revoir, Juif errant! Nous prierons tous les jours, matin et soir, le bon Dieu pour toi. Tu es un brave



homme, tout de même! Bon voyage! et n'oublie pas de revenir nous voir, au moins! »

Isaac ne répondit plus que par un signe de la main; il était trop ému. Puis, il quitta l'échoppe des Keyser, à l'enseigne du *Loup botté*.

Il s'éloignait par l'étroite ruelle tortueuse, froide et sombre.

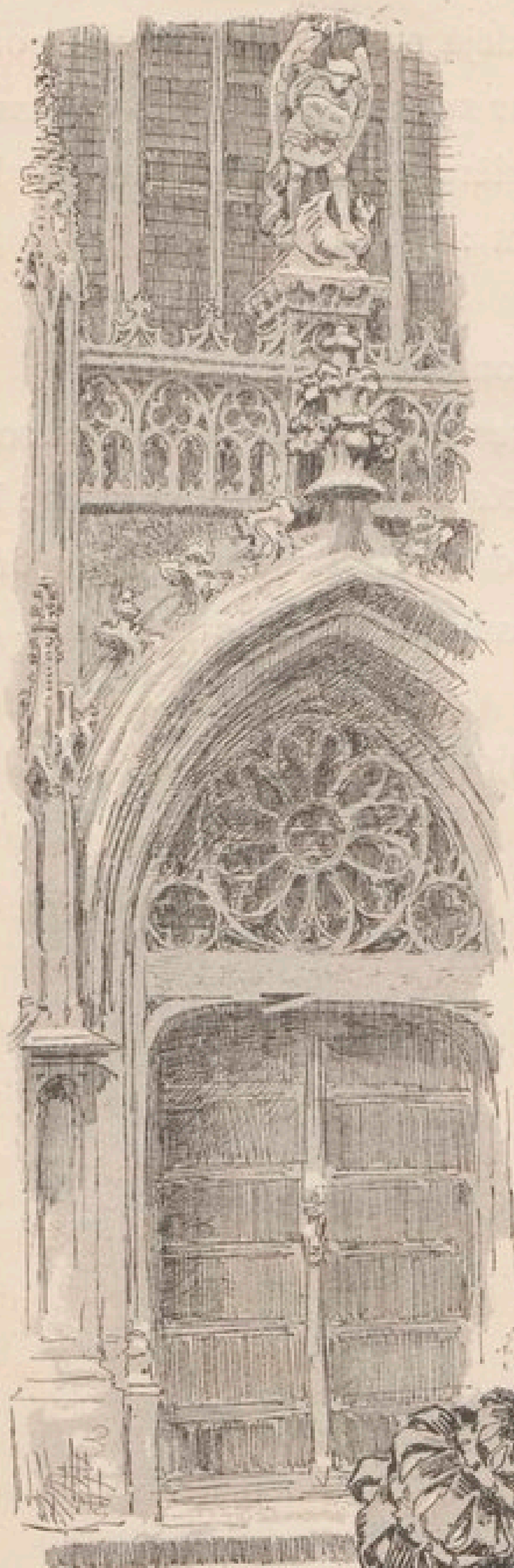
« Je trouverai, s'il plaît à Dieu, dans la première ville sur mon passage, pensa-t-il, à remplacer ma lamentable chaussure. »

C'était l'heure de la sortie des fabriques. Il y avait tant de fabriques à Bruxelles et les ouvriers y fourmillaient si nombreux que le beffroi avertissait toujours les mères de famille d'enfermer, à ce moment-là, leurs enfants pour qu'ils ne fussent ni volés, ni estropiés, ni écrasés. Le beffroi sonnait en effet un étrange carillon dans cette antique cité obscure aux vieilles maisons bizarres. Les mères faisaient rondement rentrer leurs marmots au logis.

Le Juif errant, lui, s'en allait sans regarder rien ni personne.

En apercevant ce squelette tout hérissé de poils blancs, avec un haut bâton comme un jeune arbre, les femmes se retournaient et se signaient; les gamins le suivaient en braillant et galopant. A ce tintamarre, les chiens attirés hors des boutiques, des corridors, des culs-de-sac aboyaient avec rage et obstination, et couraient après Isaac impassible et morne, et voulaient mordre et n'osaient pas, et s'égosillaient plus fort, acharnés sur ses talons jusqu'au bout lointain de la rue.

Les passants, qui croisaient le singulier mendiant, se détournaient instinctivement, et, quand son ombre, projetée soudain par une lampe subite allumée derrière un carreau, couvrait toute la maison en face



jusques aux combles, les gens ressentaient du haut en bas de cette demeure un inexplicable malaise.

Isaac longea bientôt le monumental perron de l'église Sainte-Gudule.

« Ces deux tours jamais achevées? murmura le Juif errant. Comme moi, ma course jamais terminée! mon péché jamais pardonné! »

Entre ces deux tronçons de clochers s'enfonçaient trois portails aux voussures peuplées de saints sculptés. Au-dessus, encadrant une immense baie ogivale, s'effilait l'angle aigu d'un pignon. Ce pignon abritait dans une niche une statue de saint Michel écrasant du pied le dragon.

Isaac baissa la tête et marmotta au fond de sa barbe en broussaille :



« Encore l'archange! Il m'attendait déjà sur le seuil de ma porte à Jérusalem. Il est là toujours vainqueur sur Satan toujours terrassé, comme je le sens toujours invisible derrière moi, me poussant par les épaules à travers le monde et me criant :

« Marche! marche! »

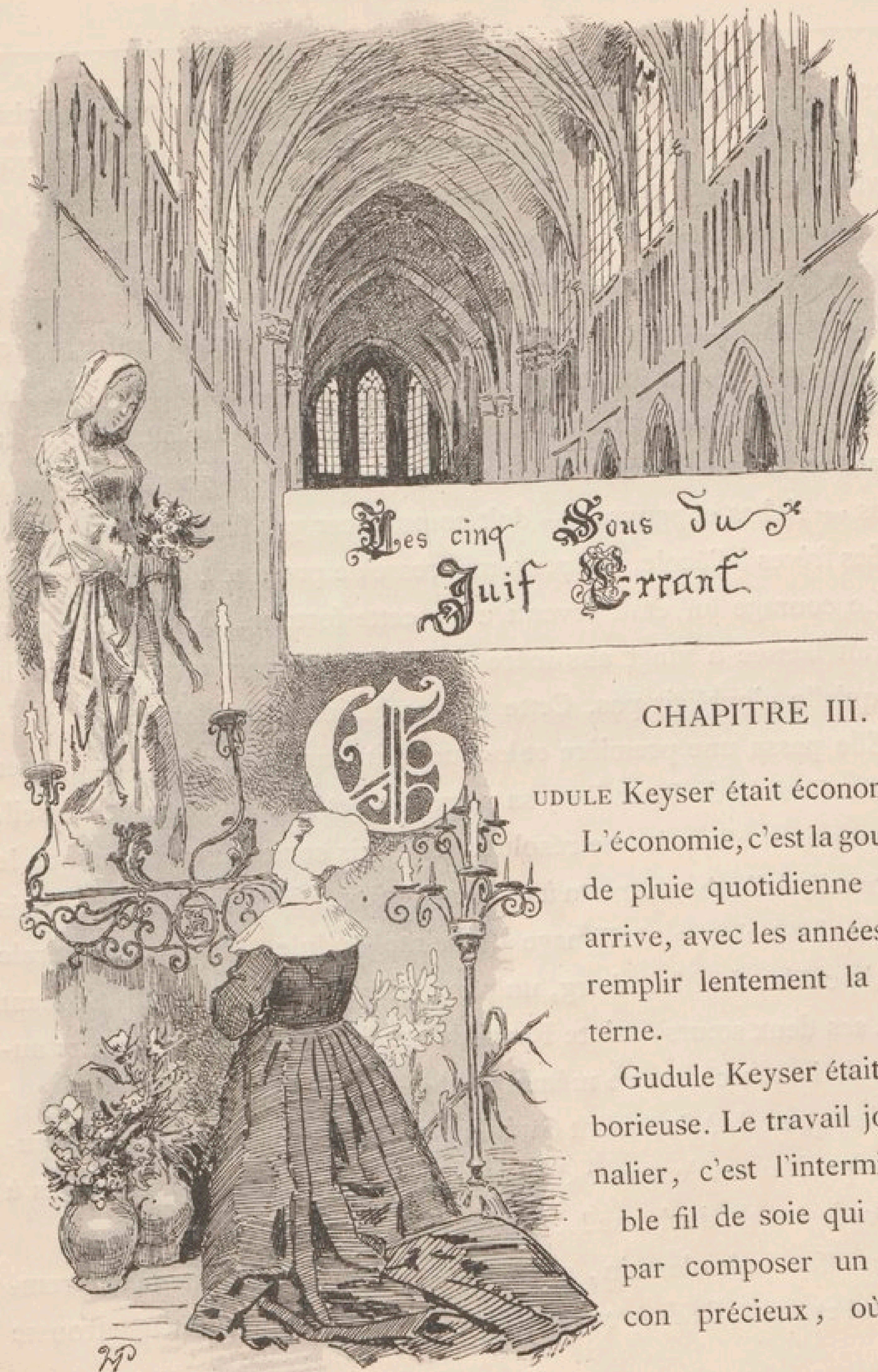
Le Juif errant, pensif et consterné, continua son chemin.

Par intervalles, les derniers réverbères étoilant les faubourgs sous les remparts — et de plus en plus espacés — lui jetaient au visage les mornes lueurs de leur lumignon noyé dans l'huile. Isaac Laquédem entra complètement enfin dans les épaisses ténèbres de la nuit — où il se perdit.

Marche! marche encore! marche toujours!

LES

CINQ SOUS DU JUIF ERRANT.



CHAPITRE III.

Gudule Keyser était économe. L'économie, c'est la goutte de pluie quotidienne qui arrive, avec les années, à remplir lentement la citerne.

Gudule Keyser était laborieuse. Le travail journalier, c'est l'interminable fil de soie qui finit par composer un cocon précieux, où le

ver épuisé s'enferme pour dormir chaudement et mourir à l'abri.

Gudule Keyser était encore intelligente, et l'intelligence, cette voix divine, murmure continuellement au laborieux et à l'économe : « Il faut faire ceci, ou bien, il ne faut pas faire cela! »

Ces trois vertus constituaient à la jeune fille une véritable richesse, sans compter celle qu'elle possédait maintenant dans le coffre, grâce aux perpétuels cinq sous du compatissant Isaac Laquédem, le Juif errant. Gudule envoya immédiatement à l'école ses trois frères, Joest, Frans et Corneille. Son bon sens lui avait révélé que la vie, pour tous — riches et pauvres — doit commencer par l'instruction.

Ses frères à l'école, elle resta maîtresse de presque toute sa journée.

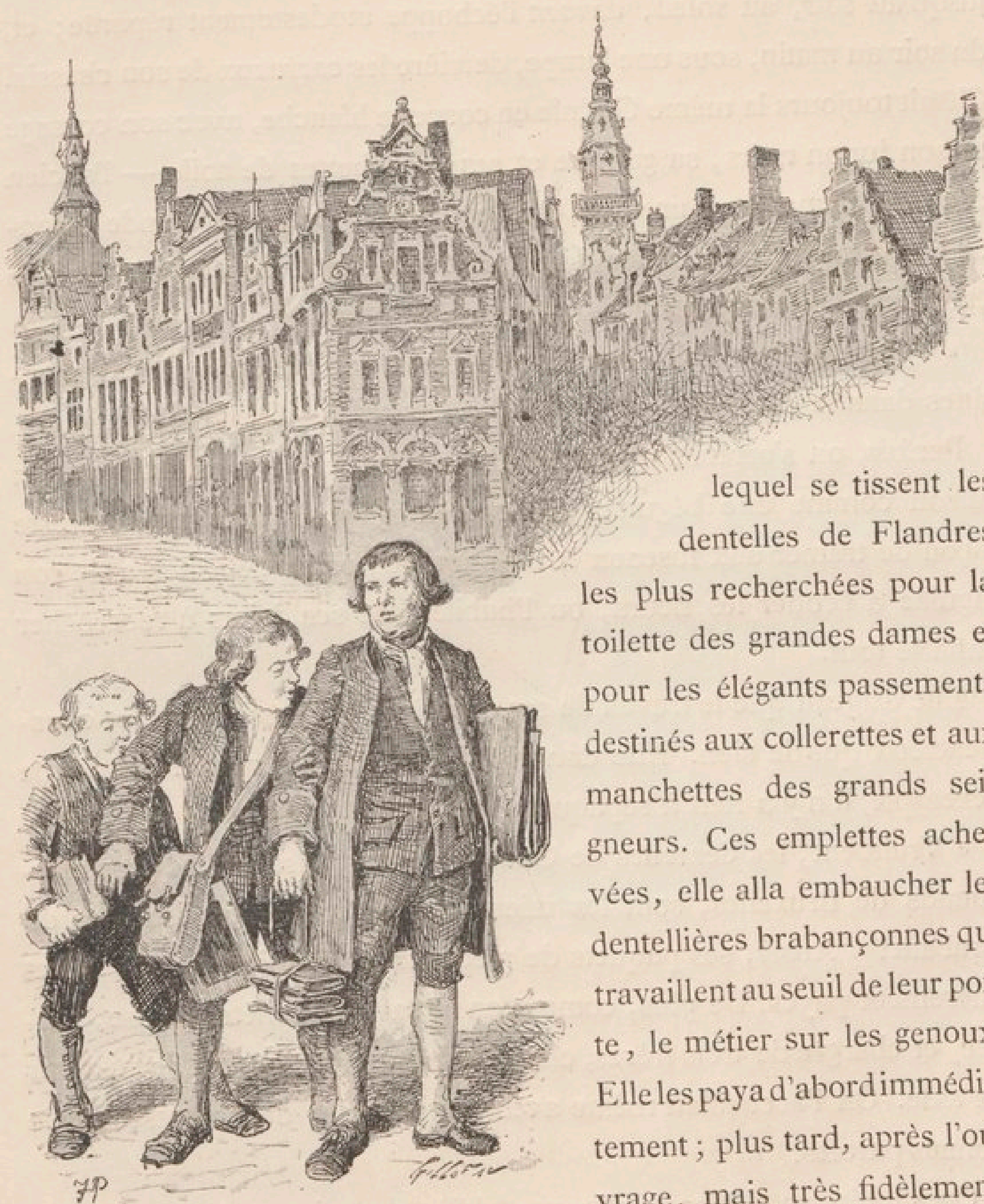
Le courage lui était revenu avec cette fortune. De plus, la mort l'avait laissée à vingt ans mère de famille de trois garçons, et voilà ce qu'elle n'oubliait pas. Cette préoccupation l'aiguillonnait.

Elle passa une première et longue nuit, sans dormir, mais à prier sainte Gudule de Bruxelles, sa patronne, et à lui demander conseil. Je ne sais si elle prit une résolution. Je sais seulement que lorsque le sommeil, à l'aube, s'entêta à clore ses yeux fatigués, elle avait promis pas mal de choses. A l'image de sainte Gudule, dans sa cathédrale sur la colline du Molenberg, un superbe voile en dentelle du Brabant et à ses deux sœurs, sainte Regnilde et sainte Charailde sur leurs autels, de beaux collets de même point — un, pour chacune.

Rien que cela? Comment Gudule s'imaginait-elle devenir assez opulente pour oser s'engager d'avance envers trois saintes du paradis à des cadeaux de duchesse? Gudule n'agissait jamais à la légère.

En effet, le lendemain, elle acheta pour elle un petit métier rembourré et tendu de drap vert, et une quantité d'épingles et une trousse

de mignons fuseaux. Elle s'approvisionna ensuite de ce fil de lin avec



lequel se tissent les dentelles de Flandres les plus recherchées pour la toilette des grandes dames et pour les élégants passements destinés aux collerettes et aux manchettes des grands seigneurs. Ces emplettes achevées, elle alla embaucher les dentellières brabançonnes qui travaillent au seuil de leur porte, le métier sur les genoux. Elle les paya d'abord immédiatement ; plus tard, après l'ouvrage, mais très fidèlement.

Elle se mit à l'œuvre, la première, sans paresse ni loisirs. On

l'apercevait, le front penché sur son aiguille et ses fuseaux, du matin jusqu'au soir, au soleil, devant l'échoppe modestement réparée ; et, du soir au matin, sous une lampe, derrière les carreaux de son châssis. C'était toujours la même Gudule en cornette blanche, avec son corsage et son jupon noirs, sa guimpe et ses manchettes de toile — l'ancien costume flamand en un mot. On l'eût prise pour une grande hirondelle au repos, ainsi collée dans sa sévère chaise haute ; car Gudule était mince et longue.

« Quelle brave fille! » se chuchotaient à l'oreille les voisins et voisines dans la rue.

Parfois, on s'arrêtait pour l'écouter parler, car elle parlait piété et raison comme une béguine; d'autres fois, pour admirer sa preste façon de tramer aux fuseaux le réseau ténu, ou la délicatesse de son aiguille à broder les fleurs, ou l'habileté de ses doigts à raccrocher enfin le tout.

Elle exigeait que le travail de ses ouvrières fût aussi soigné et consciencieux que le sien. Elle donnait l'exemple; et, quand on donne l'exemple, il n'y a rien à répliquer.

« Vraiment, les dentelles de Gudule Keyser, disaient les gros marchands de Bruxelles, sont les mieux tissées et les plus fraîches du Brabant! » Aussi, ses paquets de pièces lui étaient-ils vite achetés et chèrement payés. De plus, comme on la savait honnête, pieuse, rangée, et chargée de trois frères, chacun s'imposait le devoir de lui venir en aide. On l'accueillait même avec toutes sortes de politesses et de bonnes paroles.

On s'intéressa si bien à elle que, déjà, ses gains et économies, en monnaie du Juif errant, ne tiendraient certainement plus dans le



coffre. Elles faisaient boule d'argent comme la neige, boule de neige.

Les trois garçons, de leur côté, proprement vêtus, confortablement nourris, parfaitement élevés, maternellement choyés, profitaient à l'école. Leur maître

les comblait d'éloges et Gudule Keyser s'en montrait fière. Son unique péché était peut-être un brin d'orgueil à ce sujet.

Un docte chanoine de Sainte-Gudule dit une fois, — ce qui se répéta :

« Gudule Keyser est semblable à la mère des colibris qui alimente ses petits du bout de sa langue trempée dans le suc des fleurs. » Comparaison sans doute un peu trop jolie, mais passablement vraie cependant.

Gudule était, en outre, de continuelle bonne humeur, ce qui tenait à ce qu'elle cousait et brodait. Des philosophes ont prouvé cette conséquence charmante due à l'habitude de la couture et de la broderie.

Au milieu de sa prospérité croissante, Gudule n'oubliait ni ne négligeait le bienfaiteur de l'échoppe et de ses orphelins. Au lever et au coucher, on récitait en commun la prière qui se terminait invariablement par ceci :

« Seigneur, ne vous rappelez plus la dureté du pauvre Isaac Laquédem. Pardonnez-lui sur cette terre et faites-le asseoir et se reposer enfin, toute l'éternité, dans votre saint Paradis! — Ainsi soit-il! »

Dieu, du haut du ciel, voit tout et entend tout. Il enregistrait la prière des orphelins et comptait chaque maille, chaque point de Gudule sur son carreau à dentelles.

Quand Joest eut dix-sept ans, Frans, quinze ans, et Corneille, treize ans, Gudule jugea qu'il était temps de leur choisir une profession. Elle songea donc à les mettre en apprentissage.

« Toi, dit-elle à Joest, tu es laborieux et fort; tu seras brasseur.

— Voilà qui me convient, répondit le jeune homme.

— Toi, Frans, industrieux, habile, intelligent comme tu l'es, tu de-



Grav. imp. par Gillot



vrais continuer l'état de notre père. Entre tes mains il doit prospérer et les Keyser sont, depuis un siècle, cordonniers à l'enseigne du *Loup botté*. On peut faire fortune là comme ailleurs. Qu'en penses-tu?

— Je pense que je suis tout prêt, Gudule.

— Quant à toi, Cor-

neille, si doux et si honnête, il me semble qu'une boutique de drapier conviendrait à tes goûts tranquilles? C'est un riche commerce que celui de la draperie. Tu sais que le Brabant se vante de vêtir les princes? Sitôt que tu seras en mesure de distinguer un drap de Liège d'un drap de Bruxelles et une toile de Tournay d'une toile de Bruges, je t'achèterai une boutique. Nous te trouverons une enseigne alléchante et puis... à la grâce de Dieu!

— Je crois que tu as raison, comme toujours, sœur. Vivent les Keyser et sainte Gudule! »

C'est ainsi que, par tendresse et gaieté, ses frères s'amusaient à la dénommer quelquefois.

Ceci bien convenu et arrêté, Gudule, dans sa prière du soir, renouvela à sa glorieuse patronne et à ses deux sœurs la promesse du superbe voile et des beaux collets.

Le fait est que Gudule travaillait en réalité un peu tous les jours à ces trois ouvrages, comme pour forcer les trois saintes à se souvenir quotidiennement aussi d'elle et de son petit ménage.

Quand Gudule se sentait heureuse et pleine de confiance dans l'avenir : « Pauvre Isaac! laissait-elle échapper; pauvre Isaac! »

Il y avait de tendres pitiés dans la façon dont elle accentuait ces deux mots.

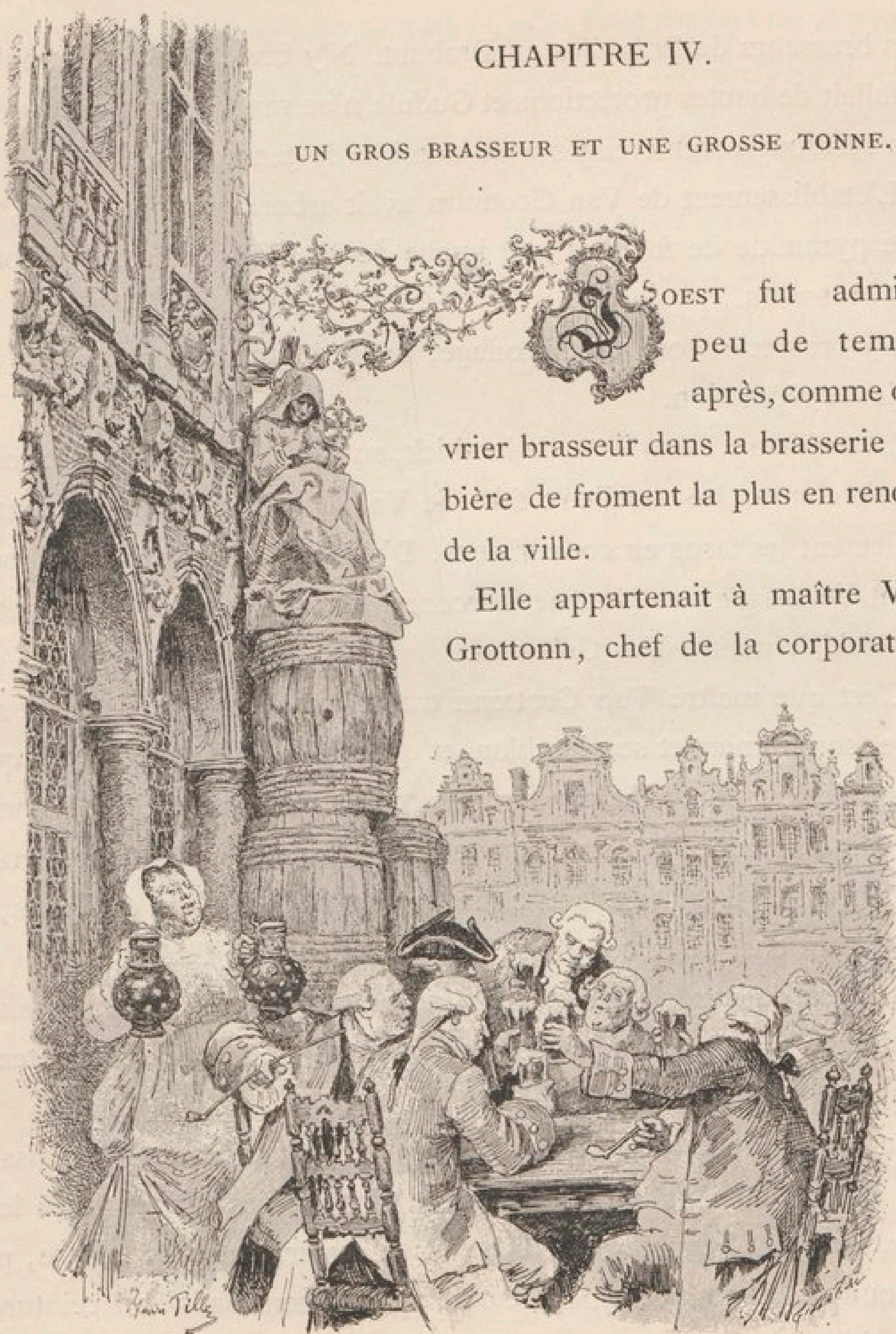
C'est que, dans sa mémoire errait le mélancolique souvenir du maudit, semblable au veilleur qui parcourt, la nuit, en chantant dolentement, les rues des vieilles villes.

UN

GROS BRASSEUR ET UNE GROSSE TONNE.

CHAPITRE IV.

UN GROS BRASSEUR ET UNE GROSSE TONNE.



Joest fut admis, peu de temps après, comme ouvrier brasseur dans la brasserie de bière de froment la plus en renom de la ville.

Elle appartenait à maître Van Grottonn, chef de la corporation

des brasseurs de Bruxelles en Brabant. N'y brassait pas qui voulait. Il fallait de hautes protections et Gudule n'en manqua pas, à cause de ses relations commerciales avec nombre de gens notables.

L'établissement de Van Grottonn avait arboré, pour enseigne, sur une pyramide de futailles une image de la sainte Vierge, patronne des brasseurs.

La brasserie, sous ce patronage, avait acquis et à juste titre une sérieuse réputation.

La meilleure bière forte, le lambick, sortait de chez Van Grottonn, c'était connu. Le moelleux faro de Van Grottonn primait incontestablement les faros en concurrence. D'une aspiration et d'un clappement de langue, les gourmets reconnaissaient d'emblée le faro et le lambick de maître Van Grottonn.

C'est que maître Van Grottonn travaillait consciencieusement son orge, son froment et son houblon, et qu'il ne lésinait pas avec les qualités et les quantités. Un parvenu, d'accord; mais un excellent homme. Il avait commencé pauvre, inconnu. Grâce à sa persévérance, grâce à sa probité, il était devenu cossu en florins, rixdalers et ducats, et finalement chef de la corporation des brasseurs de Bruxelles.

A force de ne voir que tonnes mafflues, cuves dodues, bassines joufflues, Van Grottonn avait contracté une étonnante ventripotence et une rotondité de formes admirable.

Sa fille unique, — madame Van Grottonn était morte, — épaississait de jour en jour impitoyablement. Comme ses serviteurs, à leur tour, buvaient beaucoup de bière et en respiraient plus encore, pas un qui ne fût gonflé, tendu, cerclé péniblement dans son ceinturon de cuir.



Du haut en bas de ce logis régnait le même tempérament exubérant. Les chiens, les chats, la volaille, les légumes, même les oignons de tulipes si chers aux Flamands, tout était gras, court, volumineux. Aussi, dans le Brabant à la ronde enviait-on la florissante prospérité de la maison Van Grottonn.

Dans sa large face le nez du maître brasseur s'était enfoncé

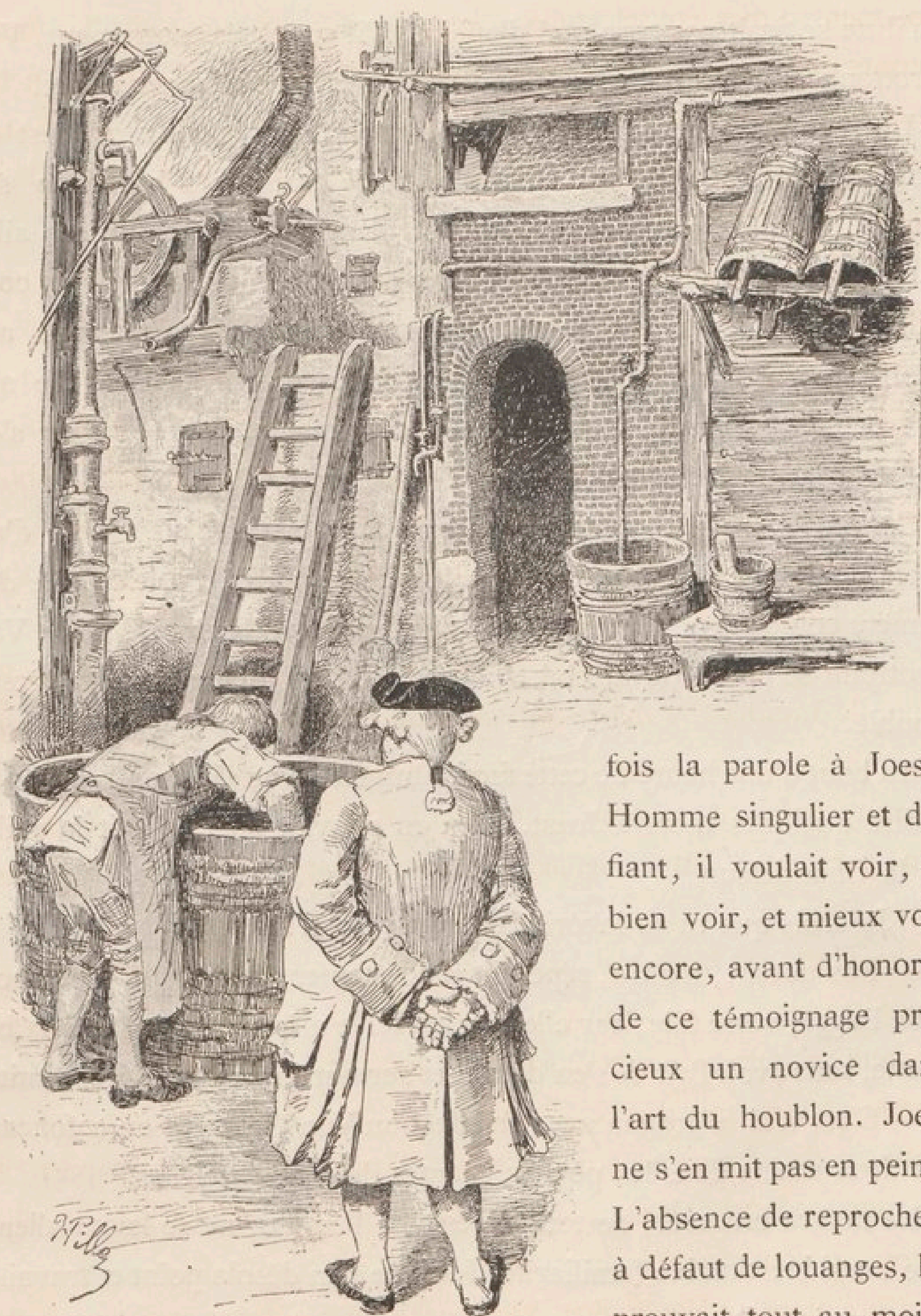
lentement, noyé par ses joues rebondies. Ce nez reluisait, au fond, comme un bouton de rose rouge entre deux courges safran. Ses petits yeux étaient percés à la façon des trous de foret et sa bouche restait perpétuellement ouverte, arrondie et étonnée comme la bonde d'une futaille sans bondon.

Chef de la corporation, sa démarche, son geste, sa parole révélaient son importance. Une des faiblesses de maître Van Grottonn était de se croire le Brabançon le plus fort des deux provinces, l'Hercule du Brabant. Quant à sa tournure, c'était la tournure d'un sac d'orge trop inégalement rempli et son costume confortable, ample, débordant, collait néanmoins de partout. Surmontez ce personnage d'un étroit triangle de feutre et vous aurez de pied en cap maître Van Grottonn, brasseur de Bruxelles, à l'enseigne de la Sainte-Vierge.

Sa fille se nommait Begga — du nom de sainte Begga, sœur de Pépin de Landen, le maire du palais du bon roi Dagobert — prénom assez prétentieux, mais du terroir. Si mademoiselle Begga était de tournure puissante comme papa Van Grottonn, elle était surtout très digne personne, active ménagère et du grenat appétissant d'une betterave cuite au four.

C'est dans cet intérieur qu'entra Joest parmi les innombrables ouvriers brasseurs. Les commencements furent durs; les apprentissages débutent presque toujours ainsi. Mais Joest était énergique et, de plus, comme chaque soir il recevait sur la nécessité d'une vocation un bel et affectueux sermon de sœur Gudule, il prit rondement son parti. Il s'en donna donc à bras que veux-tu et ne vola pas l'argent de son patron, je vous assure.

La première année, maître Van Grottonn n'adressa pas une seule



fois la parole à Joest. Homme singulier et défiant, il voulait voir, et bien voir, et mieux voir encore, avant d'honorer de ce témoignage précieux un novice dans l'art du houblon. Joest ne s'en mit pas en peine. L'absence de reproches, à défaut de louanges, lui prouvait tout au moins

qu'il ne se tirait pas trop mal d'affaire. S'il en eût été autrement, Van Grottonn aurait certainement fini par parler, et parler sec et net.

La seconde année, maître Van Grottonn s'arrêta devant Joest en train de faire sécher du malt d'orge. Il croisa ses bras l'un sur l'autre, derrière son dos, comme un hanneton qui croise ses ailes quand, après un vol, il se dispose à les remettre dans ses étuis, et considéra longtemps son apprenti. Il ébaucha enfin de la tête une approbation en maître bien prêt d'être satisfait et passa outre. Ce n'était pas grand'chose encore; c'était déjà quelque chose. Joest s'en contenta et ne lâcha pas la besogne d'un cran.

Survint la troisième année. Un soir Joest agitait, au moyen d'un rable, le liquide dans une énorme chaudière; il y trempait ensuite des paniers coniques où il puisait avec des bassines de cuivre. Maître Van Grottonn se planta devant lui. Joest se sentit la joue rouge et le cœur troublé.

Au bout d'une heure de cette faction muette, Van Grottonn se décida à dire quelques mots à Joest. Il lui en souvint bien, c'était la veille de la Chandeleur.

« Je crois que tu es laborieux, mon garçon!

— Pas autant, maître, répondit modestement Joest, que mademoiselle Begga, votre fille; car elle conduit ici le ménage à l'œil et à la baguette, sans avoir l'air de s'en douter et surtout d'en vouloir tirer vanité.

— C'est vrai, » grogna avec satisfaction Van Grottonn en enfonçant ses deux mains dans les poches béantes de son vaste gilet.

Le maître brasseur, de tout le reste de l'année, ne se laissa aller à une aussi inestimable familiarité. Joest ne s'en désola point et travailla plus que jamais.

La quatrième année, Van Grottonn gesticulait à outrance devant une tonne de 600 litres de brassin. Cette tonne avait sa réputation et son histoire. Vingt ans auparavant, Van Grottonn la souleva. C'était là un échantillon de rare vigueur. Il se serait bien gardé, par exemple, de s'y réessayer depuis, pour ne point compromettre sa renommée du plus vigoureux des Brabançons. Mais il parlait partout et toujours de ce vaillant exploit avec un pompeux orgueil; il tenait à ce que personne ne l'ignorât.



Van Grottonn gesticulait donc devant la tonne de 600 litres de brassin.

« Qui de vous ébranlerait cette montagne? » demanda-t-il d'un ton goguenard à ses ouvriers réunis autour. « Ah! ah! ah! Van Grottonn a cependant accompli ce tour de force musculaire. Mais il l'a accompli, seul. C'est que j'étais et suis resté terriblement solide, allez, mes garçons. Un vrai cric! »

Et comme il avait appris, jadis, à l'école, quelques bribes d'histoire sainte et qu'il ambitionnait de paraître un homme instruit, il ajouta :

« J'assommerais encore un lion dans une citerne, moi, comme Banaïa, le lieutenant du roi David! »

Les yeux, des ouvriers brasseurs s'écarquillèrent et montrèrent des prunelles figées d'admiration ainsi que des œufs durs tranchés par le milieu.

« Voyons; est-il parmi vous un luron qui veuille tâter de la réputation de maître Van Grottonn? Personne. Et vous avez joliment raison, jeunes poireaux! »

Van Grottonn cultivait le mot plaisant et, pendant que les jeunes poireaux riaient à lèvres déboutonnées, mademoiselle Begga déboucha par la large porte à deux battants comme un ange flamand massif et bouffi descendu d'un tableau allégorique de Rubens.

Joest devint pourpre et audacieux tout d'un coup.

« Ce sera moi, maître Van Grottonn; mais vous en soulèveriez deux encore de cette capacité, vous! »

Joest s'entendait à ne pas froisser le gros brasseur.

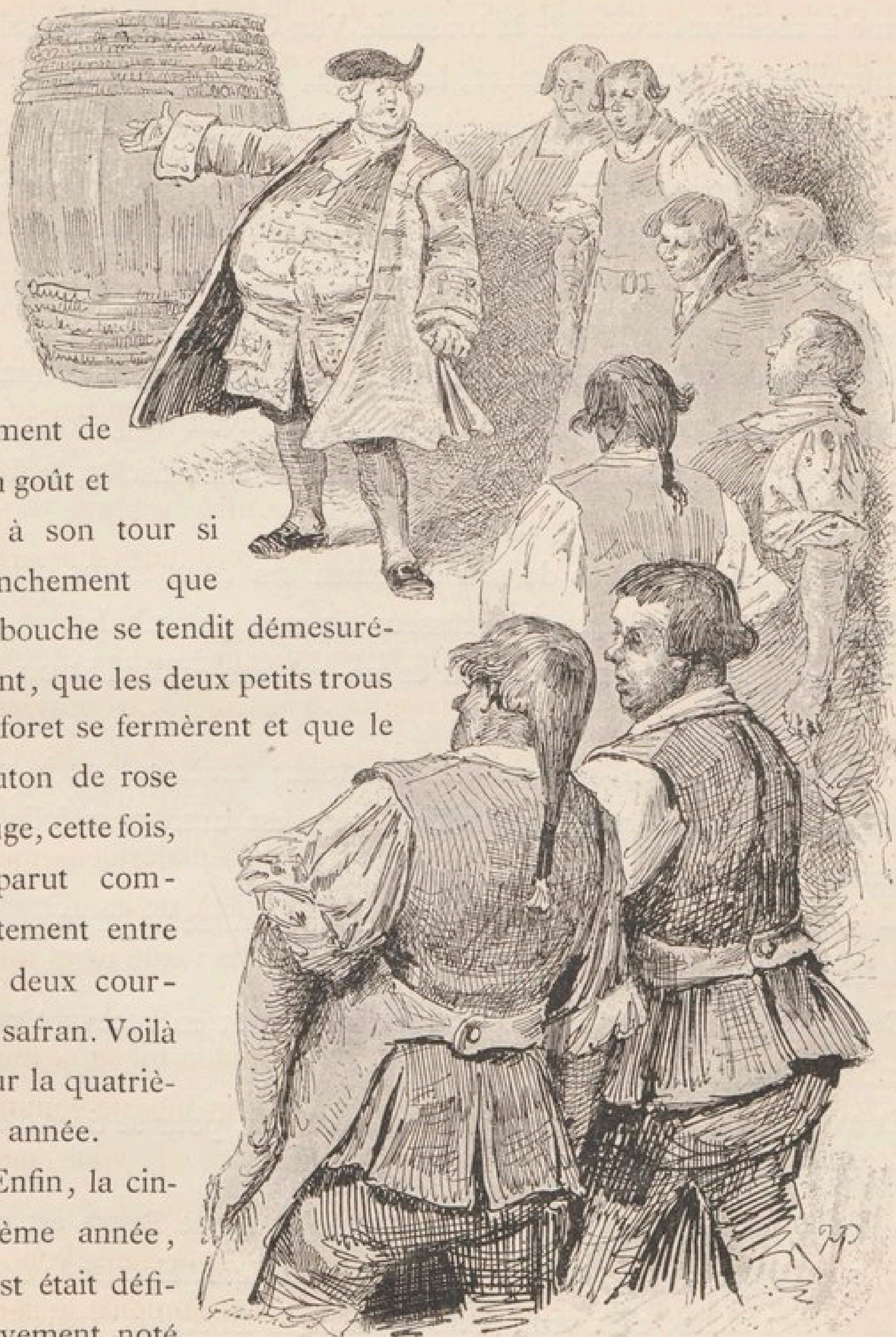
Il saisit alors la pesante tonne pleine et la fit basculer. Les ouvriers, qui redoutaient une bourrasque de l'orgueil désarçonné de Van Grottonn, se dispersèrent.

Van Grottonn, ahuri et décontenancé, se croisa majestueusement les bras sur une poitrine développée comme un râble de bœuf.

« Je crois, dit-il, avec lenteur et d'un air capable, que tu es fort, mon garçon!

— Oh! maître, pas autant que vous; mais, continua-t-il en se tournant vers Begga qui regardait et écoutait, ni vous ni moi ne sommes encore de la force de mademoiselle votre fille; car elle vous mène par le bout du nez, vous le Milon de Crotone moderne! »

Bien que maître Van Grottonn eût le nez presque sans bout et que ce Milon de Crotone lui fût inconnu, il trouva néanmoins le com-



pliment de son goût et rit à son tour si franchement que sa bouche se tendit démesurément, que les deux petits trous de foret se fermèrent et que le bouton de rose rouge, cette fois, disparut complètement entre les deux courges safran. Voilà pour la quatrième année.

Enfin, la cinquième année, Joest était définitivement noté

comme le meilleur ouvrier de la brasserie Van Grottonn. Le brassin, les tourailles, la balle de froment, la drèche, le moût, les bacs, les cuves, les chaudières, les paniers, rien ne lui était plus étranger. Tout le monde reconnaissait son mérite, excepté lui seul peut-être, car il ne l'affichait ni n'en parlait. Maître Van Grottonn l'ignorait moins encore que personne malgré son habituelle et solennelle circonspection.

Un matin de cette bienheureuse année, Van Grottonn interrompit sa promenade devant Joest qui, aujourd'hui, avait vingt-trois ans bien sonnés, les yeux bien vifs, les membres bien musclés, le front bien pur, la bouche bien loyale.

Laissant pendre au bas de son abdomen ses deux mains dont il avait enchevêtré les doigts, le brasseur dit sans préambule :

« Sais-tu, Joest Keyser, que tu es un robuste gaillard et un joli garçon ?

— Je n'en sais rien, maître Van Grottonn; mais ce que je sais parfaitement, c'est que votre fille Begga est autrement jolie et autrement robuste !

— Eh bien ! épouse-la, » décocha subitement comme un juron maître Van Grottonn.

Ceci lâché, il eut l'air aussi attrapé que Joest en recevant cette bombe en pleine poitrine.

Et avec une volubilité remarquable il continua, pour se tirer d'embarras :

« Voilà cinq ans que tu me rabâches toujours que Begga est plus ceci, que Begga est plus cela. Donc, elle te convient? Épouse-la donc. Tu n'es pas riche, c'est vrai. Mais je te crois laborieux; mais je te

vois de belle pousse; mais je t'ai jugé vigoureux, ah! vigoureux surtout. Le reste m'est égal. J'aime les jeunes gens de ton froment. J'ai commencé sans le sou comme toi et j'ai amassé au bout du compte une fortune assez rondelette. Depuis cinq ans je te jauge. Tu me vas, mon garçon. Voyons; te voilà muet maintenant comme un tonneau de bière de dix mois.

— Si vous étiez à ma place, maître Van Grottonn, je voudrais savoir comment vous vous y prendriez pour vous répondre? Il est des moments dans la vie où l'on a de la drêche jusqu'au gosier. D'ailleurs, mademoiselle Begga voudrait-elle de moi?

— Par exemple! puisque moi je te veux. C'est moi qui me marie avec toi. Nous allons, du reste et de suite, tirer la chose au clair. »

Il appela Begga d'une voix formidable. On entendait résonner en échos les futailles vides, des lucarnes des combles aux soupiraux des caves.

« Entends-tu comme toutes ces tonnes tremblent? C'est que je suis encore le plus terrible des Brabançons. Écoute cela? — Hein? »

Et il toussait à faire écrouler la brasserie.

Begga parut, justement effrayée de ces appels de tonnerre.

« Voici ton mari, détacha comme un coup d'arquebuse maître Van Grottonn à Begga en lui montrant Joest; il est travailleur, intelligent, beau garçon et fort... fort... je m'y connais. A nous deux, nous ferons une paire de Samsons. D'ailleurs, il me parle de toi depuis cinq ans; il n'a que toi en tête. C'est convenu; il te plaît. Tu ne veux que lui et tu mourrais certainement de désespoir s'il n'était pas ton mari! »

Begga n'avait pas eu le temps de placer un seul mot.

« Qui ne dit rien consent, tempêta aussitôt le brasseur étincelant

de joie rubiconde. Retourne à ta cuisine. A bientôt le contrat, la noce et le bonheur des Van Grottonn passés, présents et futurs! »

Begga obéit sans hésiter ni répliquer — mais avec une expression de ravissement violacé sur les joues. A cette couleur, Joest demeura convaincu que c'était là une affaire acceptée et conclue.

Le mariage eut lieu, en effet.

Tous les brasseurs de la ville avaient été invités et ne manquèrent pas de se rendre à l'invitation. Le bourgmestre, le corps des échevins et le corps de la milice y assistaient. Diable! Ce n'était pas un mince personnage que maître Van Grottonn, brasseur à l'enseigne de la Sainte-Vierge et chef de la corporation!

La bannière du métier marchait en tête et les archers du *Serment de l'arc* — dont Van Grottonn était membre — protégeaient les derrières du cortège.

Et sœur Gudule, et Frans, et Corneille, — en voilà qui se pavanaient au premier rang, et très fiers!

De ce coup-là, Gudule courut porter son collet de dentelle à Sainte-Regnilde, la sœur de sa patronne. Cette rapide fortune valait bien le présent.

« Sainte Gudule, dit-elle, glorieuse sainte; à vous maintenant de tenter quelque chose de semblable ou de mieux pour le demeurant de la famille Keyser! »

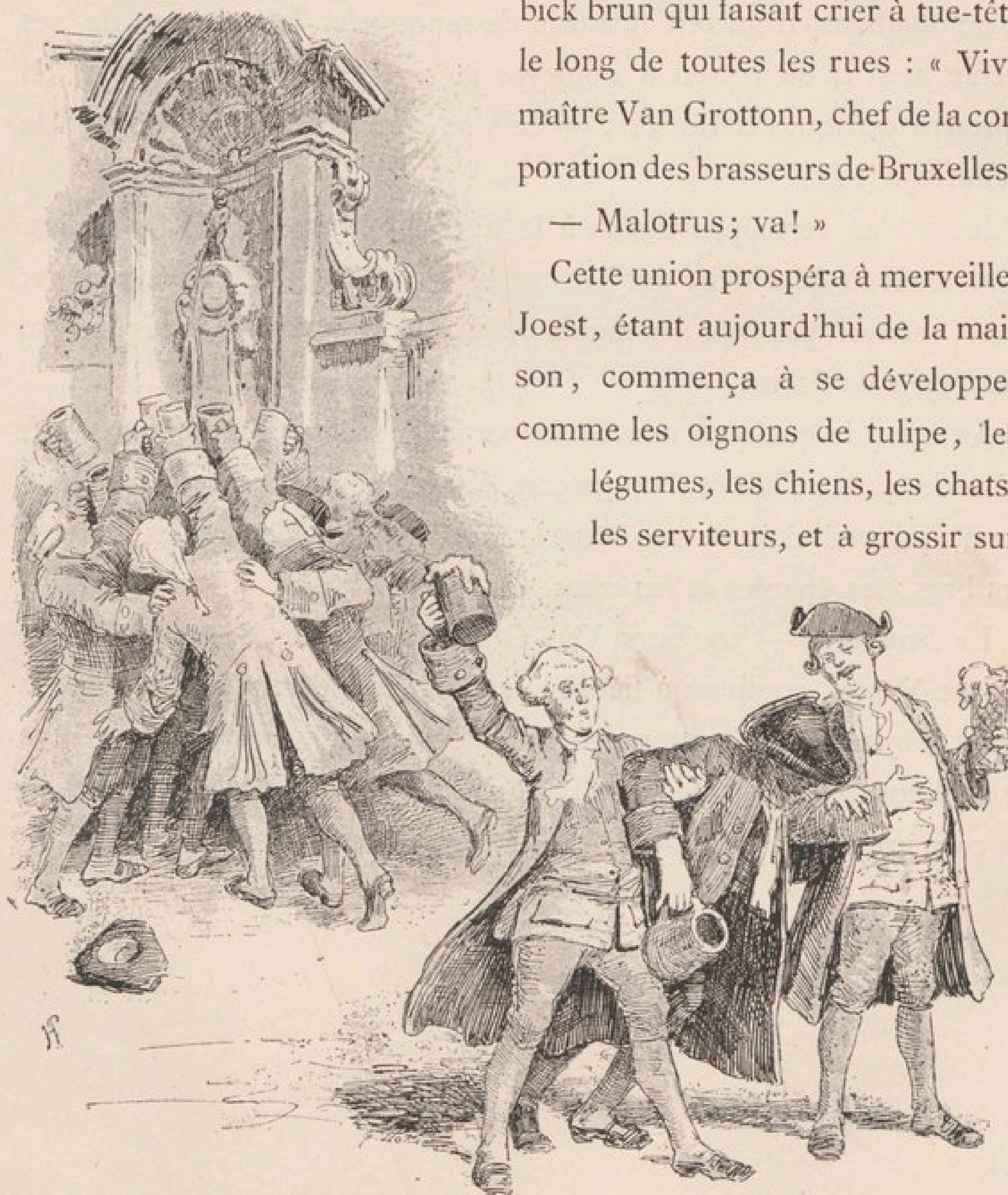
Van Grottonn, généreux autant que vaniteux, voulut qu'il coulât de la bière, pendant trois heures, à toutes les fontaines de Bruxelles pour le menu populaire — cette sotte gent moutonnière qu'on rencontre toujours, maugréait-il, dans l'admiration et dans les jambes des grands qui se marient!





Il coula donc non du petit et inoffensif faro, mais bien du fort lambick brun qui faisait crier à tue-tête le long de toutes les rues : « Vive maître Van Grottonn, chef de la corporation des brasseurs de Bruxelles!

— Malotrus; va! »



Cette union prospéra à merveille. Joest, étant aujourd'hui de la maison, commença à se développer comme les oignons de tulipe, les légumes, les chiens, les chats, les serviteurs, et à grossir sur le patron de sa femme Begga et de son énorme beau-père Van Grottonn.

Ce pauvre Van Grottonn! J'ai le vif regret, mes enfants, de vous

faire part immédiatement de sa perte irréparable. Un jour d'orgueil et de malheur, il lui prit fantaisie de renouveler la prouesse de ses trente ans. Il se risqua à soulever la grosse tonne légendaire. Il éprouva quelques difficultés, — cela se comprend, — et mourut de l'effort qu'il fit.

Joest n'en resta pas moins à la tête des brasseurs de Bruxelles. Il se trouvait déjà riche par son mariage; il devint plus riche encore. On n'encavait pas que des muids de bière à la brasserie, mais encore des barils de florins.

Au bout de quelques années de paradis conjugal, Joest se trouvait père de quatre filles et d'un garçon, un petit Joest Keyser Van Grottonn, qui avait déjà de son aïeul la face, les joues, le nez, les jambes, les bras, les épaules et les reins.

La brasserie — toujours Van Grottonn — sous l'enseigne de la Sainte-Vierge, continua à fleurir jusqu'au jour où nous retrouverons Joest Keyser Van Grottonn promu à son tour, — récompense d'un travail constant et d'une inaltérable probité, — à la dignité de chef de la corporation des brasseurs de Bruxelles en Brabant.

UN GOUVERNEMENT

DANS DE PETITS SOULIERS.

CHAPITRE V.

UN GOUVERNEMENT DANS DE PETITS SOULIERS.



Tu pourrais exercer la cordonnerie comme notre père, avait dit au second des trois frères Keyser, sœur Gudule la raisonnable.

Précisément, nous l'avons vu, c'était là le rêve de Frans.

Je ne sais où il avait appris que Jean Pantaléon, de Troyes en Champagne, d'abord cordonnier, avait fini

par devenir pape sous le nom d'Urbain IV. Sans nourrir la prétention de jamais devenir pape, cette fortune historique donnait entière et complète satisfaction à sa vanité. Il savait, de plus, qu'après celle de la France et de l'Angleterre l'industrieuse cordonnerie du Brabant est la plus répandue. Où coule le fleuve, il faut puiser l'eau.

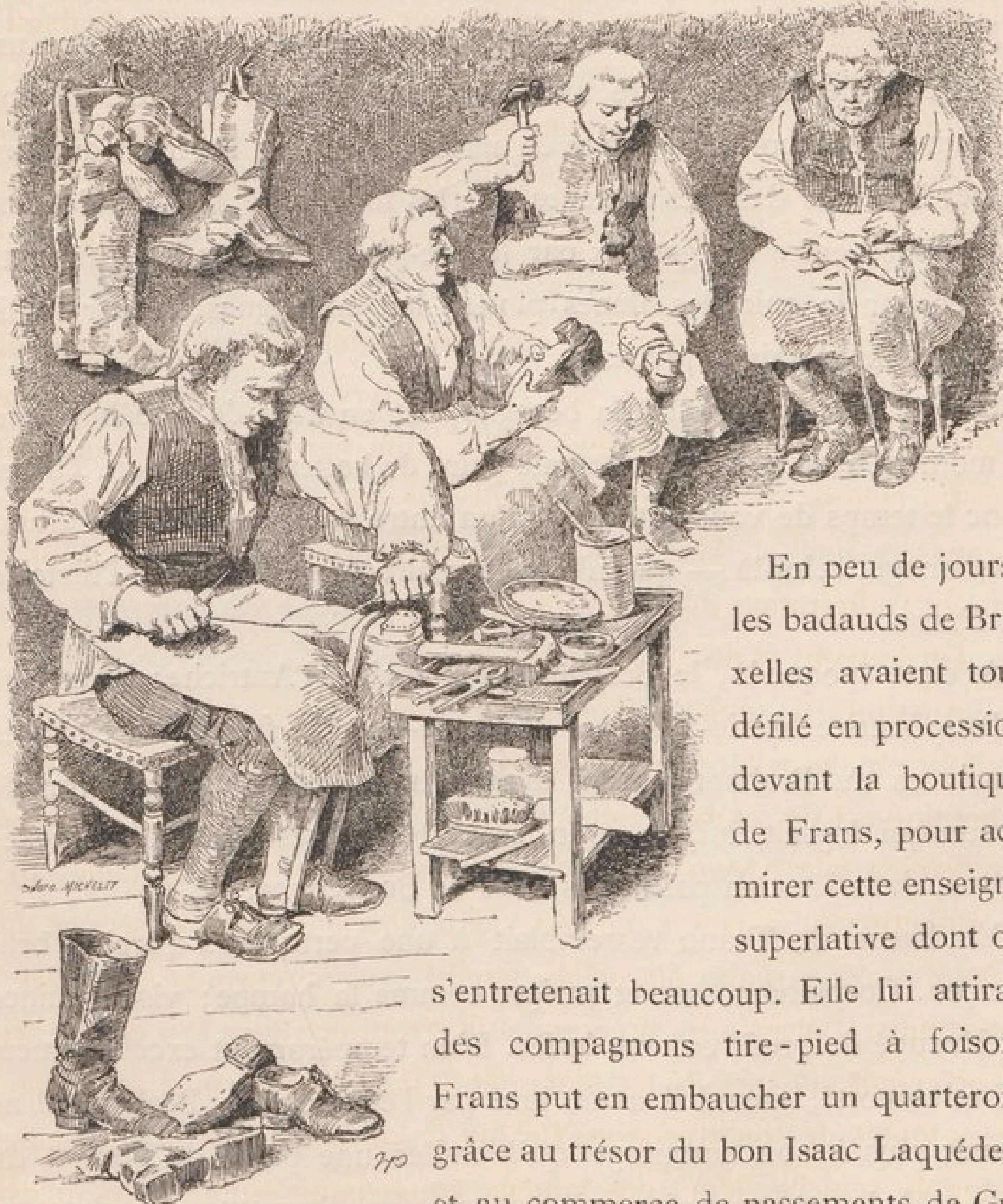
Frans entra donc bravement en apprentissage, accomplit ses trois ans de compagnonnage à travers le monde et revint à Bruxelles exécuter son chef-d'œuvre pour passer maître et lever boutique. C'était la loi!

On réputait Frans un garçon très intelligent et fort habile. Il avait confectionné pour son chef-d'œuvre, sur un vague souvenir des singulières bottes du Juif errant, une paire de bottes nouvelles. Cette chaussure, à double semelle de liège et de cuir, portait des goussets dans le haut des tiges, espèces de poches d'occasion qui firent l'admiration *des jurés du cuir tanné.*

On le reçut maître, bien entendu.

Aussitôt, il appliqua une toilette neuve, dedans et dehors, à l'échoppe paternelle. L'échoppe monta en grade et fut dès lors une boutique. Elle semblait, elle-même, se mirer dans ses vitres propres, tellement elle revenait peu de sa surprise et se trouvait belle. Frans condamna en même temps la vieille enseigne des Keyser, ce *Loup botté* sous le règne duquel la famille n'avait éprouvé que des infortunes. Il fit peindre un grand Juif errant en rouge cru et vert criard traversant une mer de fer-blanc, et la traversant à pied sec, chaussé des bottes de son invention. Ce qui faisait allusion à sa merveilleuse double semelle. Hors des fameux goussets au sommet des tiges on voyait pointer une fourchette, un couteau et une cuillère. Sur une

banderole flottante on lisait : *Aux bottes du Juif errant. Frans Keyser.*



En peu de jours, les badauds de Bruxelles avaient tous défilé en procession devant la boutique de Frans, pour admirer cette enseigne superlative dont on s'entretenait beaucoup. Elle lui attirait des compagnons tire-pied à foison. Frans put en embaucher un quarteron, grâce au trésor du bon Isaac Laquédem et au commerce de passements de Gudule. Il travailla de la sorte tant qu'il voulut, d'autant que les ouvriers

de la brasserie Keyser Van Grottonn se fournissaient, tous, chez le frère du patron.

La boutique commença à être considérablement achalandée.

Mais, aussi, regardez cette chambrée d'apprentis penchés sur un tabouret tendu de peau noire, avec leur tablier de cuir crocheté sur l'os sacrum par un cœur de cuivre en agrafe. Entendez les marteaux enfoncer les clous dans les semelles sur les formes de bois solidement maintenues entre les genoux par le tire-pied. Écoutez les tranchets grincer sur le cuir, les alènes piquer les empeignes, glisser le fil poissé. Quelle activité joyeuse!

Frans, le plus fervent à la besogne, est en train de se débattre en ce moment avec une monumentale paire de bottes à chaudron. J'aurai donc le temps de vous entretenir d'un autre personnage — un grand personnage, celui-là — qui m'est nécessaire pour compléter l'histoire de Frans.

A cette époque-là, le Brabant appartenait à l'Autriche; l'Autriche à l'impératrice Marie-Thérèse, et Marie-Thérèse faisait marcher ses provinces du Brabant par la main d'un gouverneur, le baron de Traun qui logeait, lui, sa cour, ses bêtes et ses gens à Bruxelles même, dans l'ancien palais des ducs de Bourgogne.

Le baron de Traun ressemblait à une pertuisane d'archer brabançon. Corps haut, sec et maigre comme la hampe; visage mince et découpé de profil comme le fer. D'un tempérament excessivement vif et emporté, quand il avait juré par l'écusson de Brabant, il ne restait plus à son entourage qu'à enfiler une porte de l'œil et du pied, s'il s'en rencontrait par là une ouverte d'aventure, ou à sauter par les fenêtres, si malheureusement les portes étaient fermées.

Dans cet entourage circulait mystérieusement, d'une oreille à l'autre, cette phrase métaphorique et significative :

« Le baron de Traun a le caractère difficile, orageux et soudain de la mer Noire. »

Personne ne connaissait le Pont-Euxin; mais l'un des courtisans avait lancé la comparaison et toute la cour la répétait après lui, ce qui — grâce aux accès colériques du baron — faisait à la mer Noire cette mauvaise réputation.

Le baron de Traun était donc très impétueux. Comme les gens violents — comme Nemrod par exemple — le gouverneur du Brabant était en même temps un terrible chasseur : chassant de jour, de nuit; par monts, par vaux; à pied, à cheval; avec l'arquebuse ou le fouet.

En sa qualité de gouverneur, il tenait — vous le pensez bien — un brillant état de maison.

Il avait des conseillers, des secrétaires, des officiers de bouche, de chambre et d'écurie — pas mal de cochers, plus encore de palefreniers — une nuée de laquais pour tout et ne rien faire — une meute de piqueurs avec leur attirail de chiens des races les plus étrangères. J'omets assurément beaucoup de gens de cette suite, puisque le baron lui-même n'en savait pas le compte.

Tout ce personnel de gentilshommes et de roturiers se trouvait à peu près marié : un vrai gouvernement en ménage.

Pour lui, noble baron de Traun, il était resté célibataire, à mon sens un grave défaut. Le plus grave chez lui consistait surtout dans une fourmilière de cors aux pieds, multipliés et envenimés par des chasses effrénées. Jugez de ce qu'il devait endurer!

Hélas! n'en riez pas. Ces cors aux pieds du baron de Traun étaient cause que le Brabant flamingant et le Brabant wallon vivaient en des transes perpétuelles, broyaient du noir et tombaient insensiblement dans un marasme chronique. Voici comment.

Monseigneur le baron de Traun souffrait parfois si intolérablement dans ses bottes qu'à l'heure des crises il tournait subitement au brusque, du brusque au bourru, du bourru au brutal. Le voilà donc alors maugréant après chacun et bousculant tout le monde. Sa mauvaise humeur se gagnait comme la peste. Des grands fonctionnaires malmenés par lui, elle courait, sous toutes les formes du geste ou de la voix, jusques aux commis subalternes pour, de là, éclater dans le populaire. D'où une crainte soupçonneuse stéréotypée sur les visages, un malaise fâcheux pour les relations et une gêne extraordinaire dans les affaires.

On en prenait cependant son parti. Si les gouverneurs tempêtueux sont sujets à des bourrasques calamiteuses, les gouverneurs bonasses ont quelquefois aussi de déplorables caprices. Pour preuve, ceux qui connaissaient leur histoire citaient l'exemple de cet excellent duc de Bourgogne, Philippe le Bon. Parce qu'il devenait chauve, il ordonnait à tous ses nobles de se raser la tête et faisait appréhender au corps les récalcitrants.

Quoi qu'il en soit, les cours européennes constataient avec inquiétude cet état de tiraillement politique dans les deux Brabants.

« Mon cher cousin, écrivait maint souverain à son voisin couronné, j'ignore quels sont en Brabant les motifs de mécontentement. « Mais le Brabant est, vraisemblablement, sous le coup d'une révolution imminente. »



Le plus triste en cette occurrence est que le gouverneur n'avait pas encore rencontré dans tout Bruxelles un cordonnier capable de lui exécuter des bottes qui pussent vivre en paix avec ses orteils.

On craignait même que dans un accès d'exaspération il ne fît pendre en bloc le corps de métier, ce qui excitait les railleries les plus sinistres des maîtres tisserands-chanvreurs-vendeurs de cordes, et faisait blanchir, comme des chicorées barbes-de-capucins, les membres de la corporation des saints Crépin et Crépinien.

Or, depuis trois ans, Frans a terminé la paire de bottes à chaudron que nous lui avons laissée entre les genoux, pour crayonner la silhouette de monseigneur le gouverneur. Il y avait donc trois ans de plus que le baron souffrait mort et passion. Jugez si son caractère en était devenu insupportable.

Un jour, je ne sais comment il arriva que M. de Traun passa dans la rue de Bruxelles où Frans Keyser tenait boutique de cordonnerie. Ce fut le Ciel qui le permit sans doute pour le repos du baron, la fortune de Frans et le bonheur du Brabant.

L'œil du gouverneur fut irrésistiblement attiré par cette enseigne d'un rouge et vert violents.

« *Aux bottes du Juif errant,* » s'écria le baron? Encore un maudit savetier! Mais se ravisant :

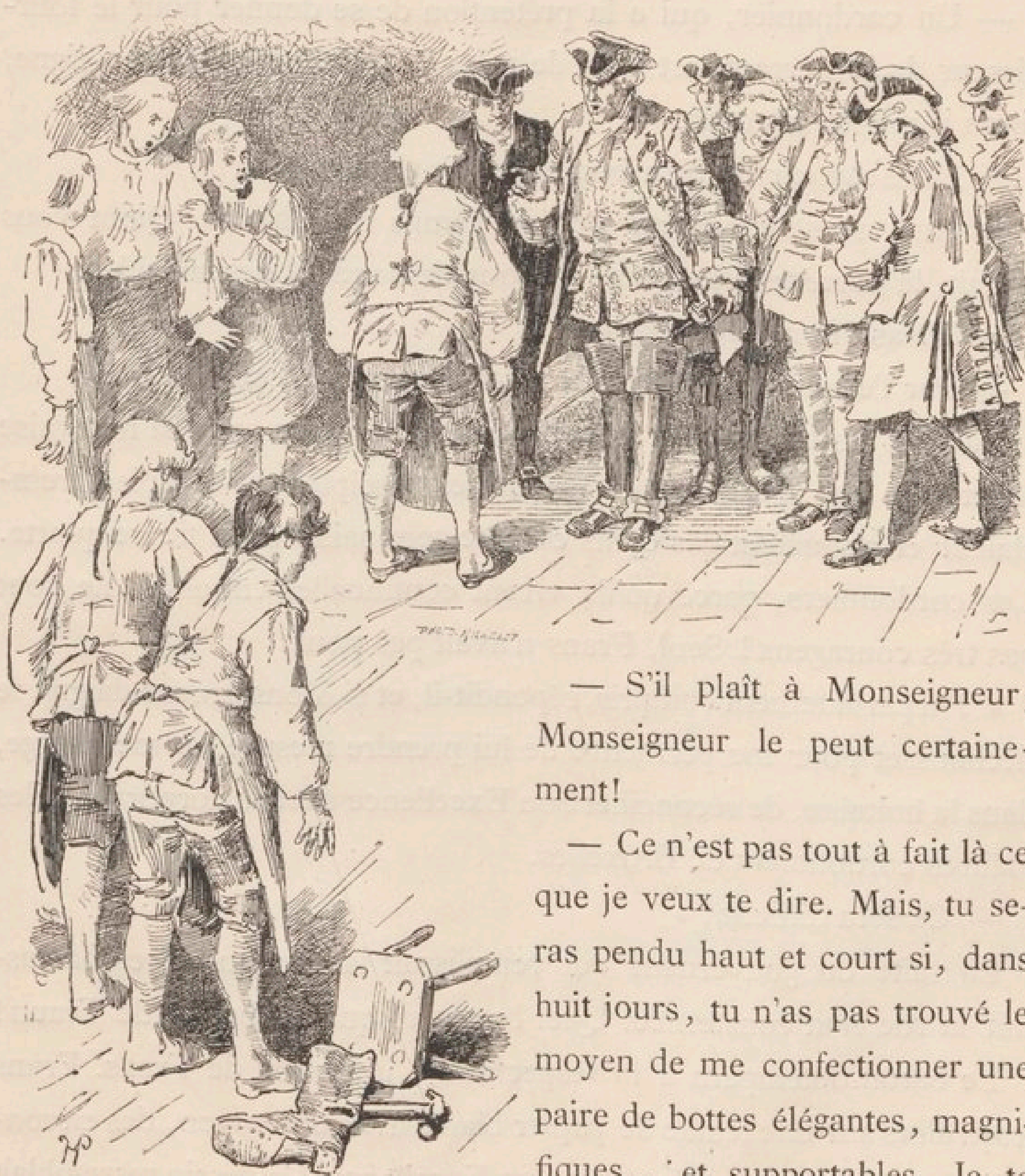
« Après tout, cette enseigne est farcie de promesses. Le Juif errant, qui marche beaucoup, doit être sujet à mon infirmité... »

Et il déboucha dans l'atelier à la façon d'un ouragan. Les ouvriers bondirent de peur sur leurs escabeaux comme des grenouilles surprises par un coup de pierre.





« Le patron? c'est toi! — Moi, je suis le baron de Traun, gouverneur du Brabant. Dans huit jours je te fais pendre...



— S'il plaît à Monseigneur, Monseigneur le peut certainement!

— Ce n'est pas tout à fait là ce que je veux te dire. Mais, tu seras pendu haut et court si, dans huit jours, tu n'as pas trouvé le moyen de me confectionner une paire de bottes élégantes, magnifiques... et supportables. Je te préviens que j'ai les pieds semés de cors comme cette semelle-là de clous ou le firmament, d'étoiles — à ton choix.

— Qu'à cela ne tienne; je crois pouvoir contenter Son Excellence.

— Un cordonnier, qui a la prétention de se donner pour le fournisseur du Juif errant, est forcé de tenir ce qu'annonce son enseigne, sinon il mérite la corde.

— Monseigneur est bien bon et je suis de son avis.

— Ah! nous ne vivons plus au temps où Charles-Quint vous parlait, la barrette à la main, en vous demandant des subsides.

— Hélas! non, Monseigneur.

— Par l'écusson de Brabant! As-tu entendu et compris? »

La voix du baron était si menaçante et le juron avait si mauvaise réputation que Gudule pâlit et que les disciples du tire-pied tremblaient et claquaient des dents comme gens saisis de la fièvre quarte. Les cordonniers, parce qu'ils vivent continuellement assis, ne sont pas très courageux! Seul, Frans n'avait pas peur.

« J'ai parfaitement compris, répondit-il, et si Monseigneur daigne se déchausser pour me permettre de lui prendre mesure, je me charge, dans la huitaine, de réconcilier Son Excellence avec la corporation des maîtres cordonniers de Bruxelles.

— Ce sera difficile! »

La suite du gouverneur qui remplissait la boutique et embarrassait la rue était consternée. Quel bourreau que ce baron de Traun!

Le baron obtempéra à la respectueuse invitation de Frans. Frans traça alors sur une feuille de papier blanc, avec un crayon, des circonvallations autour de la plante de Son Excellence. Ce dessin ressemblait à la carte géographique d'une île avec promontoires, anses, ports, côtes et criques. Le baron ne comprenait rien à ce procédé nouveau



de topographie savetière. Mais comme, après tout, il pouvait faire brancher son homme, il prit patience.

« Dans huit jours, Juif errant, dit-il à Frans en soulignant cette échéance d'un rire de sanglier!

— Dans huit jours, Monseigneur. »

La suite du baron de Traun détala et vida la rue livrée aux rumeurs, aux curiosités, aux commérages, aux ébahissements.

Huit jours après, en effet, les bottes du baron de Traun étaient prêtes. Frans Keyser s'endimancha avec soin; il avait fait repasser par Gudule inquiète son jabot de toile de Flandre. Il se rendit au palais où résidait le farouche gouverneur. Les officiers, les gentilshommes encombraient les appartements. Un silence glacial et diplomatique accueillit Frans. On comprenait qu'une grosse partie allait se jouer, une partie suprême peut-être pour tout le monde.

— Ah! ah! ah! ricana sinistrement le gouverneur en apercevant Frans Keyser. Tu ne l'as pas oublié : c'est la gloire ou la mort que tu viens chercher?

Le second terme de cette alternative ne déconcerta pas Frans, qui s'apprêta à museler les pieds de cet ours exaspéré. Le moment critique était arrivé et il semblait alors aux courtisans que leurs chaussures se métamorphosaient subitement en étaux dont un malin démon serrait extraordinairement la vis.

Les mollets du baron glissent dans les tiges; les pieds se casent dans les quartiers. Et le baron se trouva, comme par enchantement, au fond d'une paire de bottes molles, évasées, blanches, garnies de velours rouge, agrémentées de dentelles et armées d'un éperon de vermeil.

« Eh bien, Monseigneur?

— Par l'écusson de Brabant au lion d'or armé et lampassé de gueules! s'écria le baron de Traun, elles me gantent comme des gants de buffle; je ne souffre pas du tout, et je suis, de plus, chaussé comme une demoiselle. »

Un bruyant soupir de soulagement s'exhala avec ensemble des poitrines; ensuite, un murmure de satisfaction admirative parcourut l'entourage du baron et se communiqua d'un appartement à l'autre, jusqu'à l'homme de garde en faction à la porte extérieure du gouvernement.



« Certes, tu es le maître cordonnier le plus habile de l'empire!

— Êtes-vous sûr que ces bottes ne vous gênent pas, Monseigneur?

— Elles ne me gênent nullement.

— Son Excellence doit se tromper.

— Comment? me tromper? moi? Juif errant, tu es caustique. Je vais te convaincre; regarde. »

Et le baron se mit à exécuter trois ou quatre sauts de kermesse flamande tels que le palais des ducs de Bourgogne n'en avait jamais vus. Il s'en fallut de peu que la suite tout entière ne se laissât emporter à cabrioler derrière lui.

« Eh bien? me trompé-je, Juif errant?

— Monseigneur ne se trompe jamais; je voulais seulement le lui faire prouver une fois de plus.

— Qu'on le paye, cria le gouverneur! qu'on le paye largement, très largement! et je te commande — entends-tu? — trente-six paires de bottes — bottes de chasse, bottes de chambre, bottes de jardin, bottes de parade, bottes de cheval, bottes de promenade, bottes de bal, trente-six enfin! Est-ce compris? »

Frans s'inclina, reçut tout l'argent qu'il demanda et sortit au milieu des courtisans qui, souriants, le saluaient maintenant jusqu'au ras du parquet.

Ce fut réjouissance à la maison quand Frans apporta les florins, la royale commande et sa tête. Gudule qui, depuis le matin, se débattait contre d'épouvantables frayeurs, courut, sans tarder, chez son frère le brasseur lui annoncer l'importante nouvelle. De ce jour, le gouverneur baron de Traun daigna se montrer jovial, bon enfant et se reprit à chasser comme un diable doublement endiablé. Bientôt, ses retours d'humeur folâtre se communiquèrent dans le personnel du palais comme dans une rangée de capucins de cartes. Ces gais transports se transmirent de proche en proche par la tape sur le ventre ou le mot pour rire — bien reçu, bien rendu. En quelques semaines, d'un bout à l'autre de ses provinces, le Brabant reprit le sourire aux lèvres, la joie au front et jouit d'un bonheur excessif.



« Mon cher cousin,
« s'écrivirent alors de
« nouveau les souve-
« rains, le Brabant nage
« dans la sérénité. Il faut
« constater un revire-
« ment politique impor-
« tant. L'impératrice se
« fait sans doute adorer;
« la révolution est con-
« jurée. »

L'état heureux de ces provinces parvint aux oreilles de Sa Majesté autrichienne Marie-Thérèse qui, pour gage de satisfaction, envoya au gouverneur le cordon blanc bordé de rouge de l'ordre de Marie-Thérèse. Au bout se balançait la croix pattée d'or, au médaillon rouge avec cette inscription : *Fortitudini!* à la valeur!

Frans Keyser, par ricochet, eut aussi sa part de faveur. Le gouvernement, reconnaissant du service que Frans lui avait rendu en changeant l'humeur difficile et dangereuse du baron de Traun, se précipita en masse, pour se faire chausser, chez l'habile cordonnier à l'enseigne *du Juif errant*.

La boutique de Frans Keyser ne désemplissait plus. Les carrosses et les continuels va-et-vient empêchaient la rue de dormir.

Les dames se mirent de la partie.

« Vous savez, disait-on? Frans Keyser!

— Eh bien?

— Comment, chère, vous ne savez pas? Il est le fournisseur du gouvernement des Provinces brabançonnes?

— Bah! mais alors il faut absolument qu'il me chausse! » Signe non équivoque que la mode s'en mêlait. C'était donc la fortune. L'argent arrivait chez Frans Keyser à pleins escarpins et à pleines bottes. Cette année-là, les statistiques constataient dans le Brabant une mortalité effroyable de cordonniers. Ils mouraient, paraît-il, de jalousie.

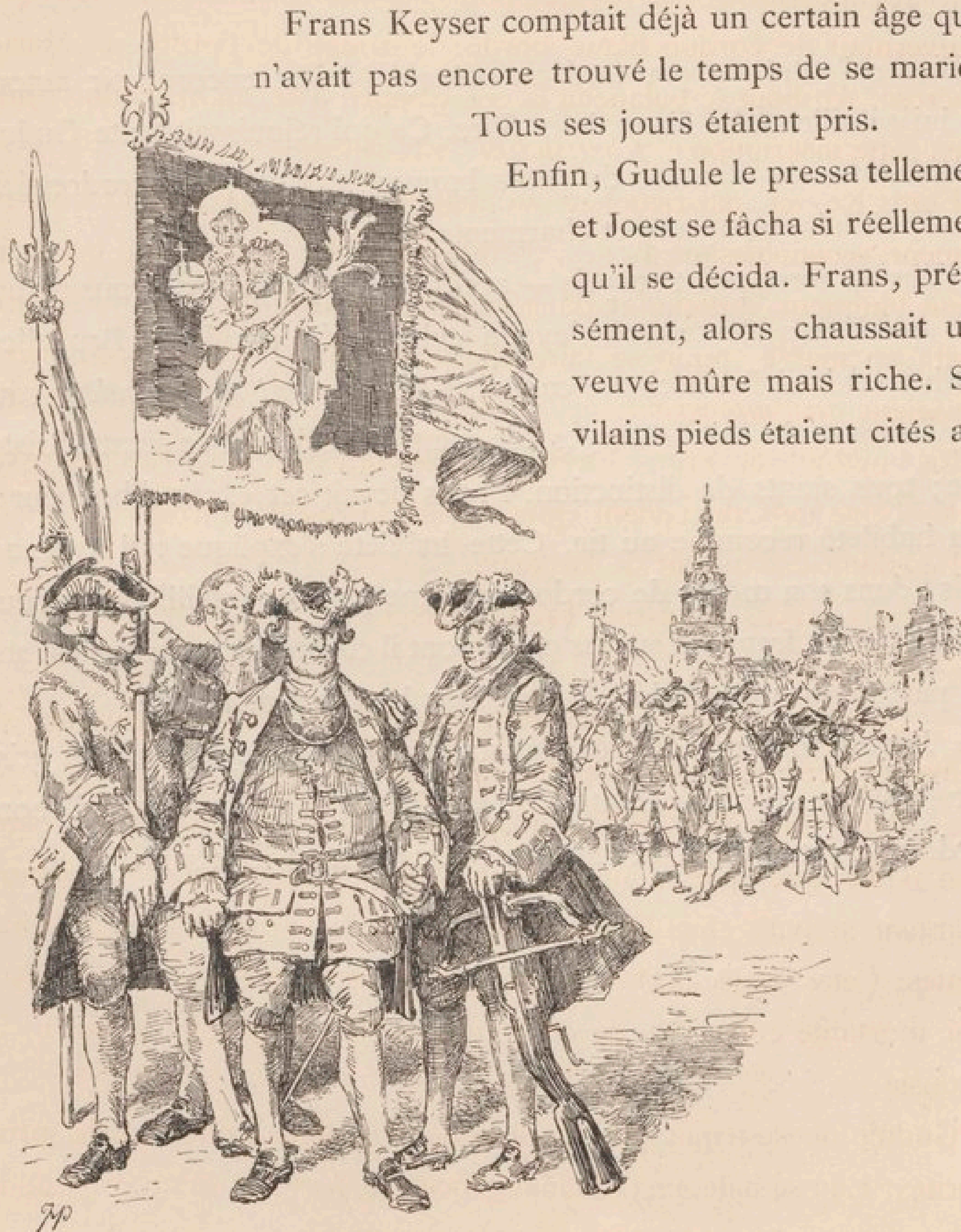
Gudule ne se tenait plus de joie devant cette avalanche de prospérités. Elle se hâta, en reconnaissance, de porter à sainte Charailde, sœur de sa patronne, son collet de passement.

— Sainte Gudule, pensait-elle, voudra bien à son tour gagner

le voile de dentelle. Ce bon Juif errant! S'il voyait pourtant la merveilleuse multiplication de ses cinq sous!

Frans Keyser comptait déjà un certain âge qu'il n'avait pas encore trouvé le temps de se marier. Tous ses jours étaient pris.

Enfin, Gudule le pressa tellement et Joest se fâcha si réellement qu'il se décida. Frans, précisément, alors chaussait une veuve mûre mais riche. Ses vilains pieds étaient cités au-



trefois dans Bruxelles; maintenant, grâce à Frans Keyser, on ne ta-

rissait pas sur ses petons de Cendrillon. Ce procédé avait touché au cœur la riche veuve; avec son pied elle donna à Frans sa main et sa fortune.

Bien qu'entré un peu tard en ménage, il put encore voir autour de lui sautiller trois fils et deux filles. Ce qui réjouissait tante Gudule d'être entourée d'un tas de petits brasseurs et de petits cordonniers roses, blonds, tapageurs et charmants.

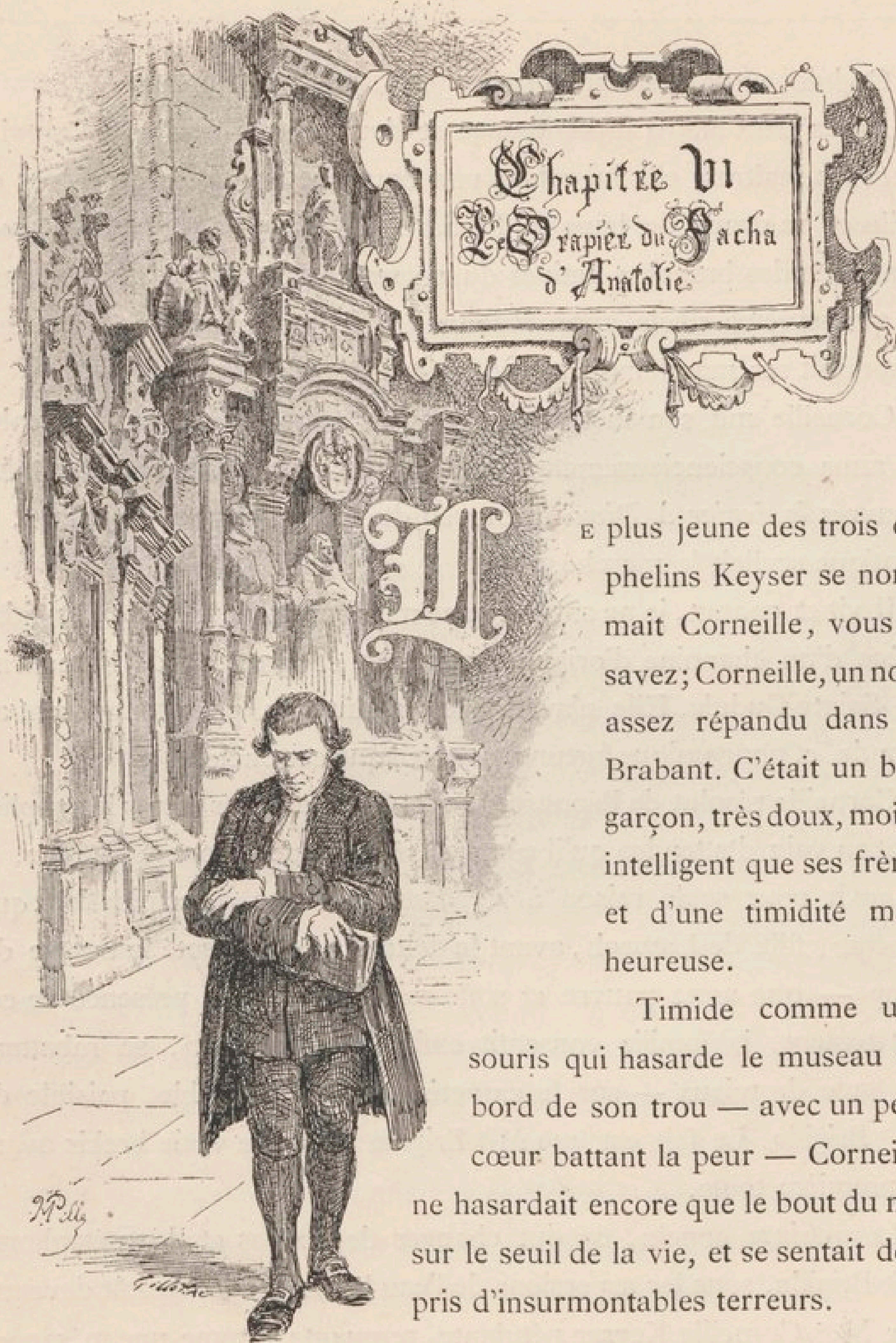
Vous ne serez point surpris — après ce que je viens de vous raconter, que Frans Keyser soit devenu échevin de la ville de Bruxelles.

Plus tard, il fut acclamé capitaine du *serment de l'arbalète* sous le patronage de saint Georges, de saint Sébastien et de saint Christophe; tous saints de distinction. Frans devait cet excès d'honneur à son habileté reconnue au tir. Cette habileté s'explique : il avait acquis, dans son métier de cordonnier, une justesse infaillible de coup d'œil, soit en frappant sur les clous dont il constellait les semelles, soit en passant prestement le fil poissé dans les trous de l'alêne.

« J'avais toujours dit, répétait souvent Frans Keyser un peu grisé par la gloire, que Jean Pantaléon, de Troyes en Champagne, d'abord cordonnier, était enfin devenu pape sous le nom d'Urbain IV. »

LE

DRAPIER DU PACHA D'ANATOLIE.



Le plus jeune des trois orphelins Keyser se nommait Corneille, vous le savez; Corneille, un nom assez répandu dans le Brabant. C'était un bon garçon, très doux, moins intelligent que ses frères et d'une timidité malheureuse.

Timide comme une souris qui hasarde le museau au bord de son trou — avec un petit cœur battant la peur — Corneille ne hasardait encore que le bout du nez sur le seuil de la vie, et se sentait déjà pris d'insurmontables terreurs.

Gudule, en le destinant à la draperie, avait eu raison.

Après trois ans d'apprentissage et deux autres années de service chez les maîtres, elle lui acheta une boutique rayonnée de pièces de toile et de draps de laine de Flandre. La draperie, à cette époque, était une des branches actives du commerce brabançon, qui, depuis le quatorzième siècle, approvisionnait les manufactures de France et importait ses marchandises jusque dans l'Anatolie.

Corneille mit son installation sous le patronage de saint Nicolas et auna consciencieusement. Il n'oubliait jamais d'abandonner aux pauvres *le denier à Dieu* au moyen duquel, suivant la coutume, la pratique scellait le marché.

Il vit et connut, je ne sais où, une mignonnette jeune fille, Brigida, nièce d'un chanoine d'origine aragonaise et directeur de la maîtrise de Sainte-Gudule. Elle n'avait que dix-huit ans, pour tout parent au monde, et pour unique fortune au soleil que cet oncle.

Corneille résolut de l'épouser et tôt. Gudule et ses frères le supplièrent en vain d'attendre qu'il eût réalisé quelques économies. Non. Il donnait pour seule raison à la précocité de sa détermination que Noëma, fille de Lamech, avant le déluge, avait inventé le tissage du drap — une assez pauvre et sotte raison! Bref, en présence de cet entêtement, la famille consentit enfin à cette union, se rabattant — faute de mieux — sur le caractère gracieux, affable, paisible de Mlle Brigida. Le fait est que Mlle Brigida était une vraie brebis avant la première tonte.

Le mariage conclu, on dut changer de propos et de métaphore. Mlle Brigida, sous les aspersions de l'eau bénite, était aussitôt devenue une Mme Corneille Keyser pétulante, remuante comme une mésange;

bien plus — énergique, impétueuse à faire passer la maison par les fenêtres avec ses beaux-frères et ses belles-sœurs dedans.

Bientôt, la fréquentation des Joest Keyser et des Frans Keyser alluma chez elle une ambition folle de marcher de pair avec eux. Le pauvre Corneille se trouvait avoir épousé une petite diablesse de femme qui attachait ses jupons avec des boutons de culottes.

Il était trop tard pour s'en apercevoir. Mais comme Corneille adorait sa Brigida, il eut le bon goût, le bon sens et le bon esprit de ne se repentir jamais.



« Corneille ne prospèrera pas à notre exemple, avançait Joest?

— Hum! répliquait Frans d'un air capable; il a une femme qui le poussera à la fortune par les deux épaules et, s'il le faut, à coups de bottine dans le dos. »

En effet, Mme Brigida Keyser débuta, en jouant serré des influences de son oncle, par obtenir la clientèle des douze chanoines du premier chapitre de Sainte-Gudule institués par Lambert II, comte de Louvain, puis, celle des dix chanoines du deuxième chapitre fondé par Henri Ier, duc de Brabant. Vingt-deux chanoines à couvrir, du

rabat aux boucles de soulier, c'est quelque chose. Et quelle amorce? Le petit clergé se piqua d'amour-propre pour n'employer que le drap des soutanes de Messieurs du chapitre.

Voilà Corneille Keyser drapier du haut et du bas clergé à la fois.

Pour récompense de ses fournitures exceptionnelles, on le nomma marguillier de Sainte-Gudule.

« Ah! ah! chanta victorieusement Mme Brigida, et d'une!

Nous voici marguilliers. »

Ce n'était point assez de cette dignité pour satisfaire à tous ses châteaux bâtis en Espagne aragonaise. Elle se souvint que Bruxelles avait la réputation proverbiale de vêtir les princes.

Un matin, elle prend sa meilleure plume et écrit audacieusement, à l'Occident, au roi de France et en ces termes :

« Sire,

« La maison Keyser de Bruxelles a définitivement conquis dans « la draperie une place que le monde entier n'a jamais cherché à lui « contester. Elle tient pour insigne fortune d'habiller, entre autres « corps souverains, celui du pacha d'Anatolie. C'est pourquoi, elle « ose solliciter la faveur de devenir fournisseur de la première cour de « l'univers et du roi Louis, *le bien-aimé.*

« Je voudrais posséder vingt fils de ma trempe pour les envoyer « se ranger sous vos drapeaux et mourir au sein d'une de ces immor- « telles victoires, etc., etc.

« De Sa Majesté le dévoué serviteur,

« Corneille KEYSER. »

Cette lettre expédiée à l'Occident, elle ressaisit la même plume et écrit plus audacieusement encore, à l'Orient, au pacha d'Anatolie :

« Soleil des pachas,

« La maison Keyser de Bruxelles, qui a l'honneur de vêtir de ses « draps irréprochables Sa Majesté le roi de France, croit de son de- « voir de venir solliciter la clientèle du superbe Lion d'Orient, « le pacha d'Anatolie. Elle sait que le firmament de ses mérites de- « vrait briller à la Sublime Porte sur le trône du Commandeur des « Croyants. Si jamais sa Vaillance dégaînait contre les ennemis son « cimeterre invincible, moi, Corneille Keyser, la supplierais d'agréer, « en présent gracieux, les deux couleuvrines de fort calibre que je « lui destine, et je m'engage d'avance comme canonnier-pointeur et « gratuit à son service, etc., etc. »

« Du Lion d'Anatolie, dont il baise les pieds, le fidèle serviteur,

« Corneille Keyser. »

Le placide Corneille, lui, ne se doutait de rien. Il continuait à remplir au logis les modestes fonctions de mouton muselé, et, à Sainte-Gudule, celles très paternes de marguillier exemplaire.

Il est des gens nés tout de même sous d'heureuses étoiles. Croiriez-vous que les deux lettres de Mme Brigida reçurent une réponse favorable? Quand Joest et Frans virent Corneille parcourir ainsi, à grandes enjambées, le chemin de la fortune, ils s'empressèrent, en bons frères, de lui proposer des avances d'argent que Brigida accepta et qu'elle fit manœuvrer avec intelligence.

Brigida s'était donc ainsi emparée du département de la correspondance, une correspondance à poudre, à feu et à sang, qu'elle signait imperturbablement Corneille Keyser.

Elle parlait toujours guerre européenne dans ses factures au roi de France et Sublime Porte au pacha d'Anatolie. Les commandes pleuvaient et les bénéfices s'arrondissaient.

Il faut ajouter, pour être juste, que Brigida, active, économe, entreprenante, était, de plus, têtue comme une fille d'Aragonais et que, chez les Aragonais, court ce dicton :

« Donnez un clou à l'Aragonais; il l'enfoncera avec sa tête plutôt qu'avec un marteau. »

Et l'entêtement est une merveilleuse qualité, quand on le place raisonnablement et qu'on en use avec à-propos.

Comme ses belles-sœurs, Brigida avait maintenant de la fortune. Bon! Ses belles-sœurs avaient cependant encore quelques titres et honneurs ?

« Il nous faut des honneurs, déclara autoritairement Brigida; mais, là, des honneurs étrangers. Fi de ces insignifiantes dignités de Brabançons! »

Elle s'imagina, dans ce but, d'envoyer en cadeau au pacha d'Anatolie un lot de draps détériorés, pour costumer ses gardiens du sérail. Elle négocia ensuite si beau et si bien, qu'un jour Corneille Keyser reçut le titre de bey avec un parchemin dont les lignes ressemblaient à des rangées d'araignées, les pattes recroquevillées.

« Et, de deux! »

Pour le coup, les belles-sœurs étaient dépassées; les frères ne savaient plus s'ils devaient rire ou pleurer. Quant à Gudule, qui n'y entendait



pas malice, elle porta de confiance à sainte Gudule, sa patronne, le voile de dentelle depuis longtemps promis.

Immédiatement, Madame Brigida arbora au-dessus de son magasin une triomphante enseigne avec cette inscription : *Corneille Keyser-bey, drapier, fournisseur de Sa Majesté le roi de France et de sa Hautesse le pacha d'Anatolie.*

Le malheureux Corneille Keyser se serait bien gardé de refuser d'être bey. Avec sa femme il n'y avait pas à regimber. Il accepta d'être bey. Seulement il affectait de se croire attaqué d'une ma-

ladie incurable pour ne mettre, que le moins possible, les pieds hors de sa boutique.

Tout Bruxelles, en effet, causait de lui, et encore ne le savait-on pas canonnier-pointeur en expectative de ce fameux pacha. C'eût été une bien autre chanson!

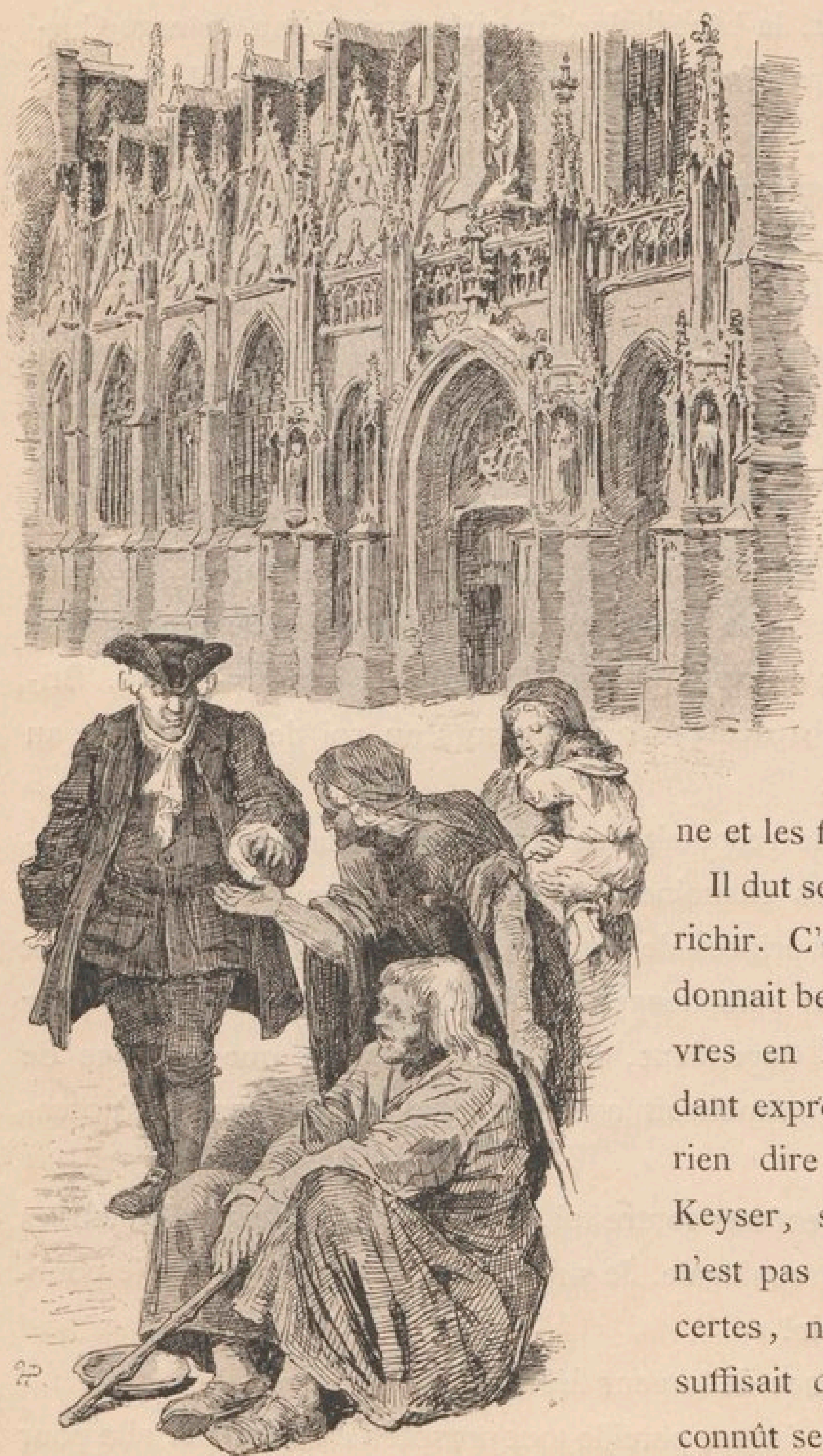
Bey! Un marguillier qui a sa stalle au banc d'œuvre de Sainte-Gudule, chante vêpres avec les deux chapitres et, le dimanche, distribue aux fidèles le pain bénit. Cela ne s'était jamais vu ni avant ni depuis le déluge. Son oncle, le chanoine, ne le regardait en face qu'avec un certain malaise. Qu'importe! Brigida donnait tête baissée dans ses idées à elle et se moquait du reste et du qu'en dira-t-on.

« On s'y habituera, répondait-elle orgueilleusement, mon mari tout le premier. Et celui qui en rirait à ma barbe saurait bientôt ce qu'il tient de soufflets dans la main de Mme Brigida Keyser-bey.

Corneille Keyser était donc connu à Bruxelles pour la meilleure pâte de drapier; mais, à la cour de France et au pachalik d'Anatolie, pour un farouche batailleur.

« Vous avez, à Bruxelles, un homme terrible, racontait un jour le Pacha à un voyageur : Corneille Keyser, le drapier. Si j'en croyais ses insinuations, j'aurais déjà étranglé le sultan padischah, mon maître. »

— C'est étonnant, racontait à son tour le roi de France, comme la destinée se joue des vocations! Tenez; mon fournisseur de toiles et de draps à Bruxelles, un certain Corneille Keyser, m'écrit des lettres incendiaires qui font frémir mes généraux les plus intrépides. Il ne com-



prend pas que je n'aie point encore rendu la Pologne au roi Stanislas. »

Ah ! Mme Brigida avait arrangé là une jolie réputation de foudre de guerre à ce paisible Corneille, qui n'avait cependant jamais manié que l'aune et les forces de drapier!

Il dut se résigner et s'enrichir. C'est pourquoi, il donnait beaucoup aux pauvres en leur recommandant expressément de n'en rien dire à Mme Brigida Keyser, son épouse. Ce n'est pas qu'il la craignît; certes, non. Mais il lui suffisait que le bon Dieu connût ses bonnes actions.

Avec la fortune, la bénédiction du ciel envoyait au ménage Corneille Keyser à peu près un garçon par an ; invariablement un garçon.

« Nous en ferons un prêtre, hasardait timidement Corneille.

— Non, par saint Nicolas, répliquait crânement Mme Corneille, mais bien un soldat. »

Une fois par an environ revenaient le même dialogue et le même désaccord. Tout bey qu'il était, Corneille finissait par y mettre les pouces et signer la réconciliation d'un baiser sur les deux joues de Mme Keyser.

Donc, les enfants, le mari, les domestiques, la famille, le commerce, les ouvriers, la clientèle prirent l'habitude de marcher droit et de filer doux; du reste, le parti le meilleur, je vous assure. Brigida était femme à demander du secours au roi de France ou au pacha d'Anatolie.

Quand Corneille redoutait une bourrasque à la maison, il s'attardait à l'office des chanoines, parmi les tombeaux des archiducs d'Autriche et des princes de Bavière. Il essayait de puiser dans la compagnie de ces personnages de fer le courage nécessaire pour rentrer au logis. Cependant, on devait constater que l'audace de Corneille Keyser grandissait avec ses fils; ses résistances s'accentuaient.

« J'ameute les enfants contre toi, criait-il quelquefois à Brigida les jours de tempête conjugale. Je suis Corneille Keyser-bey et je pourrais m'en souvenir! »

C'était la vaillance de la peur désespérée.

Bref, avec une femme pareille tout prospéra à souhait et alla pour

le mieux. Corneille resta marguillier à Sainte-Gudule, et Brigida, maîtresse à la maison.

Au bout de quelques années, sept garçons formaient autour de M. et Mme Corneille Keyser un régiment joufflu et bruyant de petits Keyser-beys.

L'HOTEL KEYSER

ET TANTE GUDULE.

Chapitre VII
l'Hotel Keyser et tante Gudule



BONNE tante Gudule, raconte-nous l'histoire de ton ami, le Juif errant, l'homme barbu comme on n'en a jamais vu ? »

C'était pour la centième fois au moins depuis quelques années qu'une nuée de bambines et de bambins réclamait de tante Gudule ce sempiternel et surprenant récit.

Tante Gudule s'exécutait toujours; elle était si complaisante!

Les enfants écoutaient toujours aussi; mais avec un sourire malin.

Le même sourire revenait aux lèvres quand tante Gudule faisait joindre toutes les petites mains afin de prier pour son ami, le Juif errant. Les marmots la trouvaient un tantinet drôle et s'imaginaient que la vieillesse l'avait affligée de quelque radotage.

Ceci se passait dans un magnifique hôtel. Les pères de ce petit peuple de cousins et de cousines, les trois frères Keyser, riches et bénis, s'aimant étroitement comme jadis, habitaient en commun sous le même toit.

La jalousie, ce vilain péché, ne les avait ni refroidis ni désunis. C'est pourquoi, ils se sentaient forts contre leurs ennemis, — s'ils en avaient, — et contre les maux qui ne manquent pas sur la terre, hélas! aux plus heureux!

Enfin, on pratiquait encore et en famille la reconnaissance, — si bien que jamais la prière quotidienne pour Isaac Laquédem n'avait été omise par les grands et les petits depuis le passage du juif à la misérable échoppe.

Lorsque les trois frères avaient vu leurs affaires si prospères, ils avaient songé à jouir ensemble de leur fortune. Ils firent bâtir, à la place de l'ancienne masure *du Loup botté* et des masures attenantes, l'immense hôtel où chacun s'était choisi un étage et installé. On vivait de la sorte dans cette ruche, mais toutefois avec son indé-





pendance complète. Quant aux brasserie, cordonnerie, draperie, les ateliers et magasins se trouvaient dispersés çà et là dans Bruxelles.

Gudule était restée vieille fille. Elle avait eu assez de la maternité imposée à sa jeunesse par la mort de ses parents. Ce n'est pas, en effet, charge légère que d'élever trois frères, de leur donner une profession, de les conseiller. Au lieu d'un seul bonheur qu'elle aurait goûté en égoïste dans un ménage à soi, elle avait trois bonheurs à partager. Elle avait fait trois parts de son âme et ne comp-



tait jamais avec les caresses distribuées, à lèvres que veux-tu, à cette triple nichée de petits neveux et de petites nièces.

Aussi, comme on l'aimait! comme on l'écoutait! comme on l'embrassait! comme on la vénérait! Dans son antique et sévère costume brabançon, on l'eût prise pour une véritable reine sous une couronne de cheveux blancs. Autour d'elle et de ses frères, les enfants ressemblaient à de jeunes lampes qui s'allument quand les vieilles lampes s'éteignent.

Elle menait tout du fond de son fauteuil et sous sa tendresse sainte et maternelle. La patriarcale famille Keyser et son touchant accord étaient continuellement cités en exemple à Bruxelles, d'autant que cela se rencontre trop rarement, hélas! de nos jours, entre frères et sœurs.

Plusieurs des neveux et nièces s'étaient déjà mariés. On les avait logés à leur tour dans l'hôtel et, du haut en bas, les enfants foisonnaient, cousins, cousines, petits-cousins, petites-cousines. Cette volée de marmots s'ébattaient ensemble et galopaient et criaient et gazouillaient. L'hôtel Keyser pouvait être comparé à une vaste cage d'oiselets satisfaits et joyeux. Je ne saurais vous en donner le chiffre ni vous dire leurs noms : il y en avait tant! et, chaque année, le nombre augmentait.

Le dimanche, on dînait régulièrement chez tante Gudule. C'est ainsi que tous l'appelaient aujourd'hui. Par son âge et ses bontés elle avait conquis cette qualification dont elle était plus fière que Marie-Thérèse d'Autriche, leur souveraine, de son titre de *Roi*.

Ces dîners-là étaient, vous le pensez bien, d'une gaieté folle et d'une franche cordialité. Tante Gudule gâtait démesurément tout le monde.

« Une famille comme la vôtre, lui répétait imperturbablement le chanoine, oncle de Brigida et chef de la maîtrise de Sainte-Gudule, est une vraie famille de violons. Les grands-parents sont les contrebasses toujours un peu grondeuses et brèves; les pères, les violon-



celles graves et sonores; les mères, les altos affectueux tenant des pères et des enfants; et les enfants, les petits violons français aux voix aiguës et larmoyantes. De tout cela il sort, pour vous et les vôtres, une harmonie générale évangélique et magnifique. »

Quel original! Et il l'était.

BRUXELLES EN BRABANT.





C'ÉTAIT le dimanche de Pâques 1774. Le paysage s'encadrait d'un de ces profonds horizons bleuâtres comme les peintres flamands les aimaient tant au seizième siècle.

Le soleil levant brillait radieux dans le firmament et les premières hirondelles d'avril entrelaçaient les mille tours et détours de leur vol capricieux à travers les flèches des élégants clo-

chers de Flandre. Trois hommes à cheveux grisonnants se promenaient sur la grand'place de Bruxelles; trois respectables bourgeois, à en juger par la rapière qu'ils portaient au côté selon le droit octroyé à la bourgeoisie brabançonne.

Ils avaient les culottes courtes et les bas blancs, les souliers à boucles, le pompeux gilet, l'ample habit constellé sur les parements, sur les manches et les poches de larges et plats boutons d'étoffe, le jabot de dentelle, le chapeau tricorne.

A la main, ils tenaient une canne à pomme d'or.

La grand'place de Bruxelles, où se tenaient jadis les fêtes et les tournois, était renommée par son hôtel de ville à arcades ogivales, à niches, à balustrades, à lucarnes, à tourelles en fuseau.

Une tour pyramidale légère et hardie, avec sa flèche découpée dans le ciel, servait de piédestal à un saint Michel foulant aux pieds le dragon, groupe colossal qui tournait au vent comme une girouette.

En face, de l'autre côté de la place, se campait la Maison du roi, dite aussi Maison du pain, long bâtiment ogival construit par l'empereur Charles-Quint.

La grand'place était enfin bordée de maisons à pignons en escalier, à façades sculptées et agrémentées de filets dorés : la *maison de la louve*, la *maison des brasseurs*, la *maison des bateliers*, du *serment de l'arc*, etc., des corporations de métiers.

C'est sur cette grand'place que, dans le joyeux carillon de toutes les cloches de Bruxelles mises en branle pour la fête de Pâques, se promenaient devisant les trois pacifiques bourgeois. La place se trouvait presque déserte à cette heure. Il était assez bon matin et chacun ache-

vait sa toilette au logis pour aller remplir ses solennels devoirs de chrétien.

Tout à coup, déboucha sur la grand'place un bizarre vieillard à la chevelure blanche extraordinairement longue et à la barbe en cascade ruisselante.

Il paraissait fort triste et très fatigué.

Les trois bourgeois se le montrèrent et se sentirent pris de compassion pour une si étonnante vieillesse et une si touchante misère.

« D'où venez-vous, pauvre homme? Vous paraissez bien las!

— J'arrive de si loin, maîtres, que vous n'y croiriez pas si je vous le disais, et je porte encore, malgré mon âge invraisemblable, assez vaillamment les fatigues du voyage!

— Permettez-nous de vous offrir un pot de bière fraîche. Ma brasserie est à deux pas d'ici et vous pourrez vous y reposer à l'ombre en nous racontant quelque chose de vos lointaines pérégrinations. Vous avez un grand âge?

— J'ai perdu le compte des nombreuses années de ma longue vie.

— Venez!

— Non; il m'est impossible de m'arrêter. Merci de votre honnête proposition! Dans une seule maison de la ville je prétends demander et recevoir l'hospitalité quelques heures.

— Laissez-nous tout au moins vous accompagner?

— Inutile; je connais mon chemin. Il y a bien longtemps que j'ai passé à Bruxelles. Seulement, je ne sais si l'échoppe des Keyser me reconnaîtra.

— Comment? L'échoppe des Keyser? Elle est remplacée par un hôtel à présent. Quant aux Keyser, personne ici ne les connaît mieux que nous.

— Les trois orphelins et leur sœur Gudule?

— Les trois orphelins? Mais, c'est nous!

— Vous! le petit Joest, le petit Frans et le petit Corneille? Ah! mes chers enfants, comme le temps vous a changés!

— Et vous, qui êtes-vous donc?

— Vous ne reconnaissez donc plus votre vieil ami d'il y a cinquante ans? Isaac Laquédem?

— Le Juif errant? exclamèrent-ils tous trois.

— Oui; Isaac Laquédem, le Juif errant. »

A peine avait-il prononcé ces mots que les trois frères sautaient au cou du vieillard et l'embrassaient à l'étouffer.

« Ah! notre bienfaiteur. Vous avez laissé à notre demeure la bénédiction du Ciel! Nous sommes devenus riches. Je suis Joest; voilà Frans; et, ici, le petit Corneille.

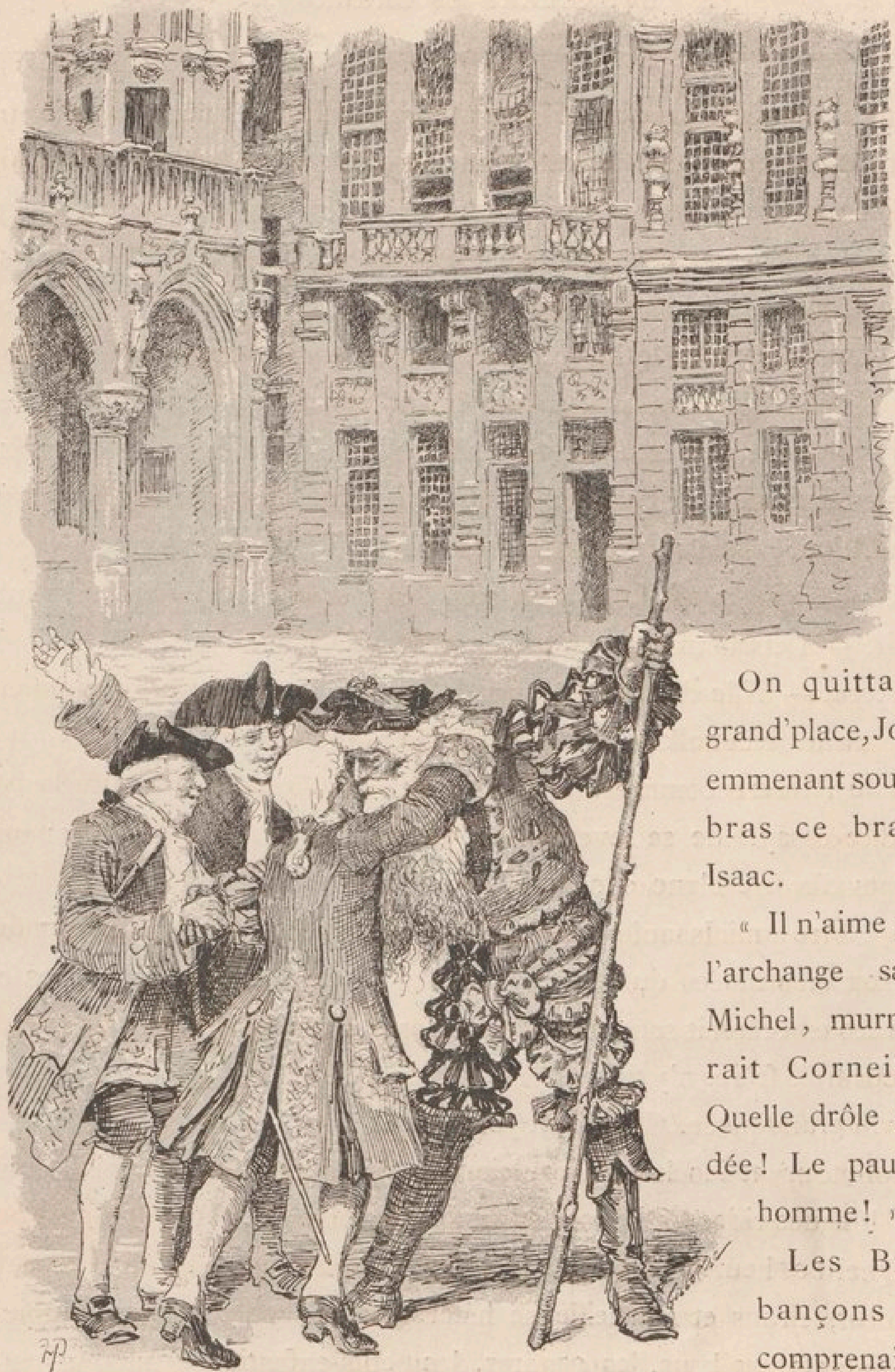
— Mes enfants! mes excellents enfants! » ne pouvait que répondre le Juif errant!

Les trois frères pleuraient; Isaac était ému. Après un moment de silence :

« Et votre sœur Gudule?

— Elle vit encore, et c'est toujours notre ange gardien!

— Dieu soit loué! J'avais peur qu'elle fût morte, et je n'osais vous parler d'elle. Allons! Je puis m'arrêter aujourd'hui, le dernier jour du demi-siècle, Pâques, à cause de l'année bissextile. Éloignons-nous; ce saint Michel de l'hôtel de ville me glace d'effroi. »



On quitta la grand'place, Joest emmenant sous le bras ce brave Isaac.

« Il n'aime pas l'archange saint Michel, murmurait Corneille. Quelle drôle d'idée! Le pauvre homme! »

Les Brabançons ne comprenaient

goutte à voir les trois riches Keyser marcher si résolûment et si joyeusement en compagnie de cet étrange mendiant.

On s'interrogeait; mais personne ne savait rien et ne pouvait rien savoir ni raconter. On se perdait en conjectures. Pendant ce temps, ils avaient atteint la vieille rue. Isaac fut ébaubi de trouver, à la place de l'humble et misérable échoppe, un splendide logis.

Ils entrèrent tous quatre rondement par la porte charretière et débouchèrent bientôt dans la grande salle de famille tendue de tapisseries flamandes. Sous la spacieuse cheminée flambait un feu clair tourbillonnant entre deux gigantesques landiers en fer historié.

Gudule se chauffait, dans un coin de l'âtre, au fond d'un vaste fauteuil. — Depuis trois jours elle était fort chagrine et nul n'en devinait le motif. — Elle dirigea ses regards du côté des arrivants.

« Isaac, cria-t-elle d'une voix altérée? Notre bon Isaac! »

Elle l'avait reconnu.

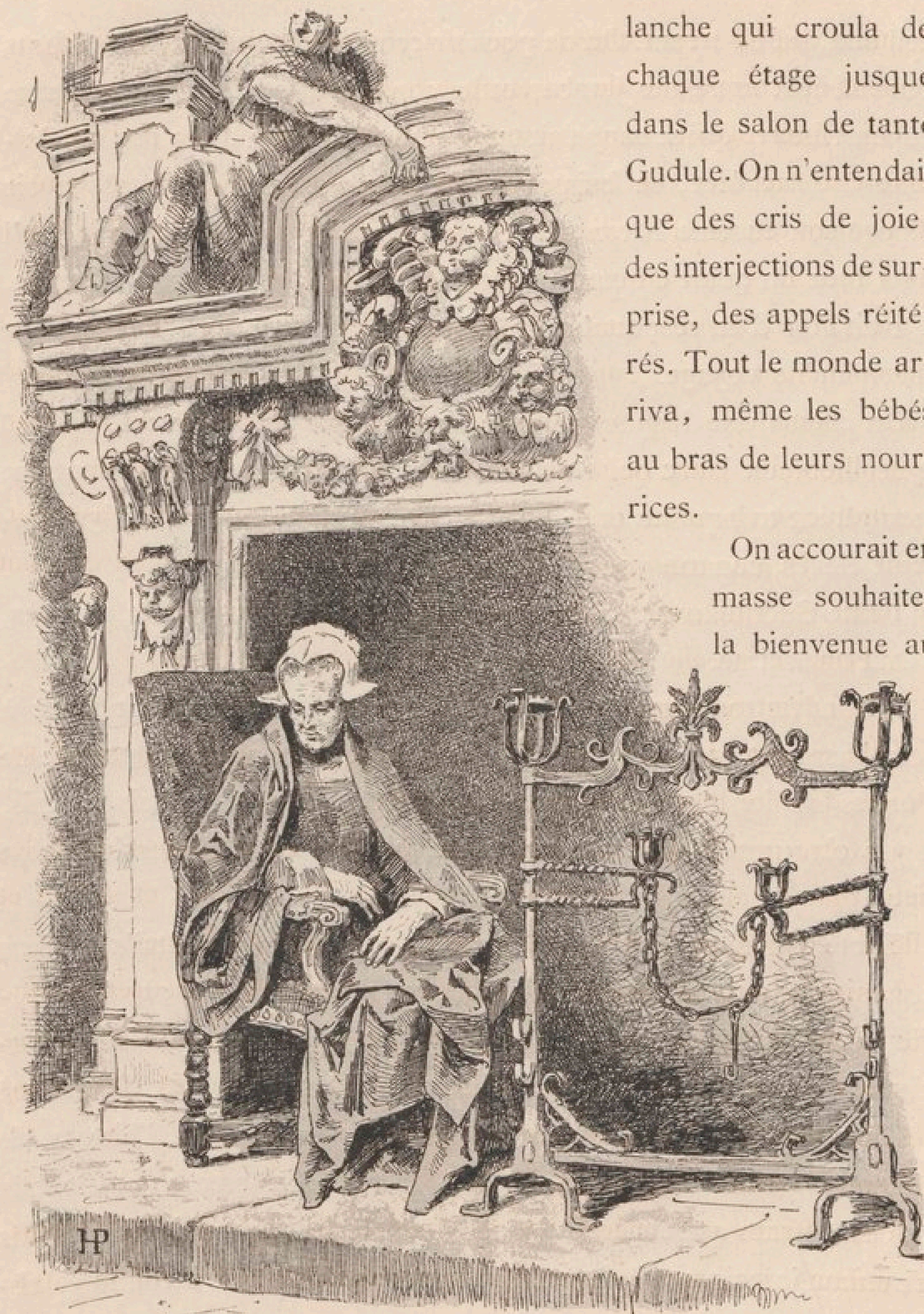
Elle essaya de se lever, ne le put pas, mais joignit et serra ses doigts d'ivoire blanc et se mit à sangloter.

« Notre ami Isaac! » répétait-elle parfois, et elle saisit enfin les deux mains hâlées du Juif errant dans ses mains pâles et sèches et elle les embrassait sans mot dire en les couvrant de larmes.

Les trois frères n'y tinrent plus et recommencèrent à pleurer comme sur la grand'place. Ce que voyant, le pauvre Isaac fondit en larmes à son tour et les larmes roulaient, grosses comme des pois, dans ses longues rides tortueuses et profondes.

Quel bonheur! Quelle fête!

Joest, Frans et Corneille se hâtèrent d'aller chercher les femmes, les enfants, les brus, les gendres, les petits-enfants. Ce fut une ava-



lanche qui croula de chaque étage jusque dans le salon de tante Gudule. On n'entendait que des cris de joie, des interjections de surprise, des appels réitérés. Tout le monde arriva, même les bébés au bras de leurs nourrices.

On accourait en masse souhaiter la bienvenue au

vieil ami, le Juif errant. On ne pouvait croire à son retour. Les enfants fourmillaient entre ses jambes et le considéraient avec une curieuse stupeur. Isaac, qui se rappelait toujours ses enfants de la rue du Calvaire à Jérusalem, se baissa pour embrasser ceux-ci, après avoir déposé son énorme bâton de pèlerin dans l'angle de la cheminée. Il resta bien un quart d'heure avant de les avoir tous passés en revue. Il avait l'air d'un respectable grand-père adoré qui revient enfin d'un interminable voyage.

On dressa une longue table où chacun prit place, excepté, hélas! le malheureux Isaac qui se tint debout à la sienne. Les enfants se montrèrent tranquilles et discrets. Tante Gudule les avait soigneusement élevés, comme vous en conviendrez.

Tante Gudule avait soixante et dix ans. Elle était belle et, de plus, c'était une sainte.

« Il m'est toujours interdit de m'asseoir, lui murmurait Isaac à voix basse, et vous le voyez, je ne suis arrivé ici que le dimanche de Pâques au lieu du vendredi saint, ainsi que je vous l'avais promis, il y a cinquante ans; c'est que je me fais vieux et j'ai marché moins vite. »

Tante Gudule rappela, un par un, les moindres détails de leur connaissance demi-séculaire. Elle revenait sans cesse sur la bénédiction et la fortune qu'Isaac avait apportées à l'échoppe. Isaac rougissait et s'en défendait. — Mais comme il était fier tout de même!

Naturellement, Gudule raconta ensuite, par le menu, l'histoire de chacun de ses frères; elle fit l'éloge de ses belles-sœurs, et n'oublia pas les enfants qui étaient bien obéissants, bien sages, bien pieux. Ils n'avaient jamais cessé de prier pour leur vieil ami inconnu et ab-



sent. Elle terminait en assurant qu'ils seraient d'honnêtes gens et de laborieux travailleurs, à l'exemple de leurs pères.

Le Juif errant écoutait avec ravissement. Jamais ses maigres cinq sous ne lui avaient rapporté autant de bonheur. Il sentait cela à ce qu'il pouvait pleurer aujourd'hui et il s'en donnait.

Comme il eût voulu s'asseoir là pour jamais, au milieu de cette intéressante famille et, s'il plaisait à Dieu, vieillir encore ainsi entouré, aimé et réjoui! Malheureusement — et tante Gudule ne l'ignorait pas — il ne pouvait s'arrêter que jusqu'au crépuscule.

Tout le monde s'en attrista. Ce fut une raison de plus de le choyer mieux, de l'embrasser davantage. Les enfants s'étaient si facilement apprivoisés avec ses admirables bottes, son haut bâton et sa longue barbe, qu'ils allaient jusqu'à lui demander de leur raconter des histoires. Ce qu'il eût pu faire pendant dix-huit cents ans environ. Ils voulaient tous lui donner leurs jouets, leurs friandises, leurs boîtes. Ils le caressaient et l'appelaient leur vieil ami. Au début, on avait songé à modérer les expressions de leur naïve tendresse; à la fin, on y avait renoncé. Si l'on obtenait quelque répit de ceux de gauche, ceux de droite recommençaient. Il eût fallu continuellement faire les gros yeux. Ce manège arrachait déjà au pauvre Juif errant d'imperceptibles sourires.

Le soir vint vite, trop vite! On dut parler de séparation et de départ. Une tristesse générale envahit la salle si animée de tante Gudule.

« Isaac, si vous emportiez quelque argent?

— Et mes cinq sous, répondit-il mélancoliquement? Ne vous en souvient-il plus? Avec cette faible somme je ne manque de rien. »

Alors on l'habilla des pieds à la tête, à la mode du dix-huitième siècle, de bon drap chaud et particulièrement solide. Il avait accepté sans façon. Son costume datait de deux cent treize ans déjà, ce qui faisait retourner les passants, aboyer les chiens et crier les polissons.




BIBLIOTHEQUE POUR ENFA
L'HEURE
JOYEUSE
PARIS

« Restez toujours unis, dit-il aux trois frères et à leurs femmes. Rappelez-vous que, soutenu d'une famille nombreuse, chacun de vous est comme un grand arbre aux nombreuses racines; il peut monter vers le ciel sans craindre ni les coups de vent ni les tempêtes. J'ai vu cela dans mes voyages.



— Ah! soyez tranquille, Isaac.

— Moi, je reviendrai encore dans cinquante ans, ajouta péniblement

et lentement l'éternel marcheur. Mais, hélas ! qui trouverai-je ici ? Ces petits enfants, presque des vieillards, alors. »

Et, baissant la tête, on le vit qui pleurait tout bas et n'osait maintenant regarder personne.

Une des blondinettes de six ans, à laquelle nul ne faisait attention, sentit fondre son pauvre petit cœur au chagrin du « vieux homme ». Elle glissa avec précaution dans la grande poche d'Isaac sa menotte fermée, puis la retira prudemment et ouverte avec un air espiègle et capable.

Quelle douleur de se quitter quand il est certain qu'on ne se reverra ni ne se retrouvera plus, en ce monde ! Isaac Laquédem pensait, précisément, à cette verrière de la façade de Sainte-Gudule qui représente *le Jugement dernier*, et il entendait, dans son souvenir, la condamnation du Calvaire : « Tu marcheras toi-même jusqu'à la fin des siècles ! »

La nuit tombait. Isaac recommença à embrasser les enfants et petits-enfants, à échanger quelques étroites poignées de main avec les femmes et les brus des Keyser.

Puis, quand il s'approcha de tante Gudule, la dernière, et qu'il lui prit les mains dans les siennes pour les presser contre ses lèvres, tout le monde éclata en sanglots.

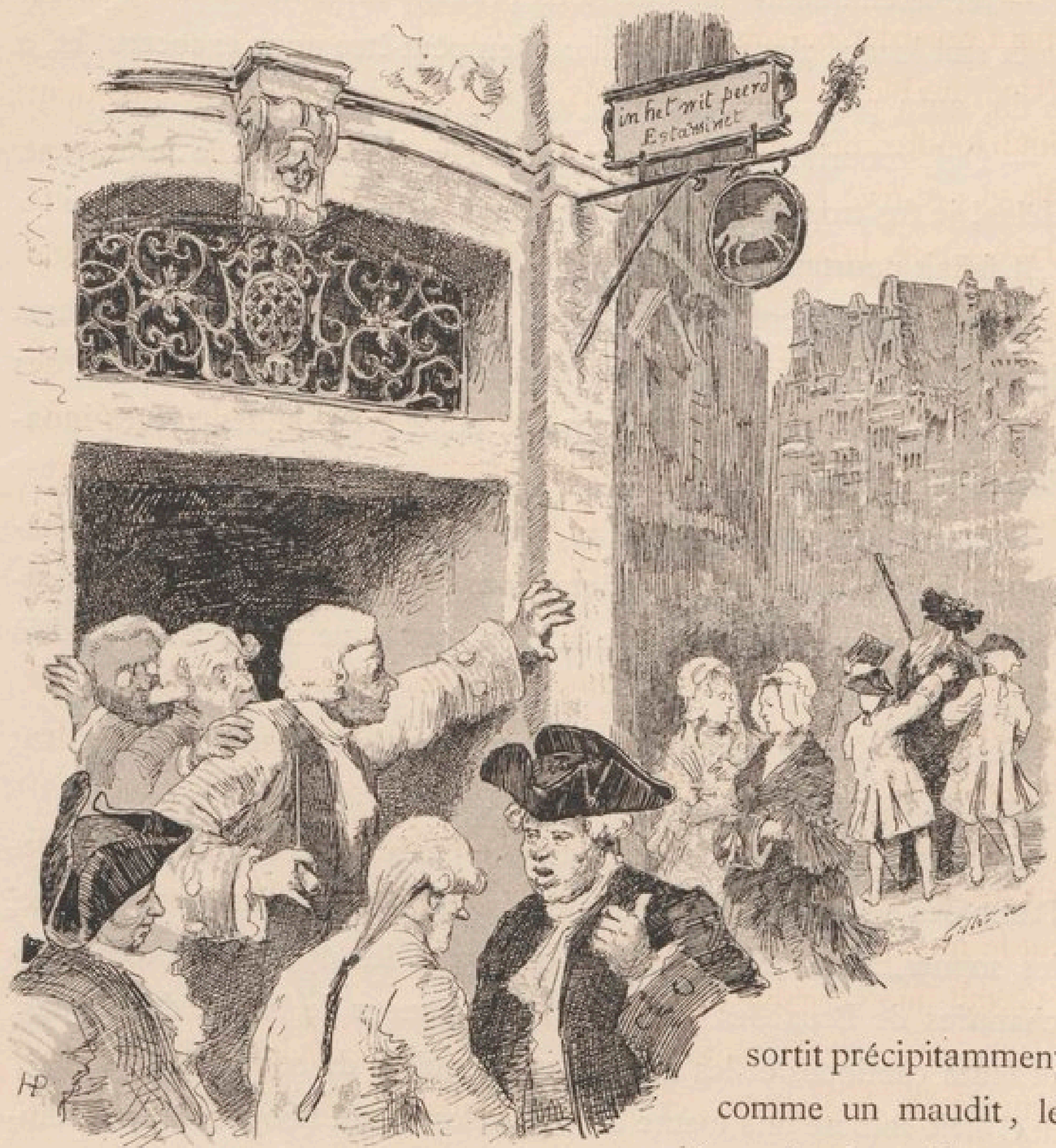
C'était une véritable désolation.

La pauvre vieille tante Gudule tout à coup devint aussi blanche qu'une toile de Flandre, et laissa retomber sa tête contre le dossier du vaste fauteuil.

Elle était évanouie.

Isaac, n'en pouvant plus, dévora alors ses mains de baisers et les

laissa retomber ensuite trempées de larmes. Il profita de ce que l'on entourait la sainte femme et lui portait secours pour s'esquiver. Il



sortit précipitamment comme un maudit, le désespoir dans l'âme et l'angoisse sur le front. Les trois frères l'accompagnèrent, sans presque dire mot, assez loin de Bruxelles.

« Nous ferons toujours prier en votre intention nos enfants et nos petits-enfants, hasarda doucement Joest.

— Voilà cinquante ans que nous prions pour vous, notre malheureux ami Isaac, ajouta Corneille; Dieu peut-être nous exaucera, et, à la fin, aura pitié de vous!

— Oui, mourir! mourir! laissait tomber dolentement le Juif errant. Hélas! je fus trop coupable envers Jésus, il y a dix-huit cents ans! »

Il fallait pourtant se séparer.

La ville s'était enfoncée, dans la nuit, à l'horizon. On s'embrassa de nouveau; mais aucun n'essayait de se débarrasser, le premier, des bras de l'autre. Ils avaient, tous, le cœur gros, et les pleurs inondaient leur visage.

Ils se séparèrent cependant et, longtemps, longtemps se retournèrent — le pauvre Isaac Laquédem, là-bas; les trois frères, ici. Ils s'envoyaient encore des signes de la main qu'ils ne s'apercevaient déjà plus.

Les trois Keyser ne pouvaient s'arracher de la place où l'on s'était dit adieu. Personne n'avait dit : Au revoir!

En ce moment, le carillon de Sainte-Gudule, les cloches de Notre-Dame des Victoires, le bourdon du béguinage de Saint-Jean-Baptiste, les sonneries de Saint-Nicolas, de toutes les églises, de toutes les chapelles de Bruxelles mêlaient, en l'honneur de la fête de Pâques, et leurs cantiques et les angélus et les volées du soir.

C'était comme une meute de voix célestes qui aboyaient après l'infortuné Juif errant, ce pauvre Isaac Laquédem!

A mesure qu'il s'éloignait, ces sonneries n'arrivaient que faibles, plus faibles à ses oreilles; mais il les entendait douloureusement tou-

jours retentir dans son âme et les emportait comme d'éternels et vivants regrets.

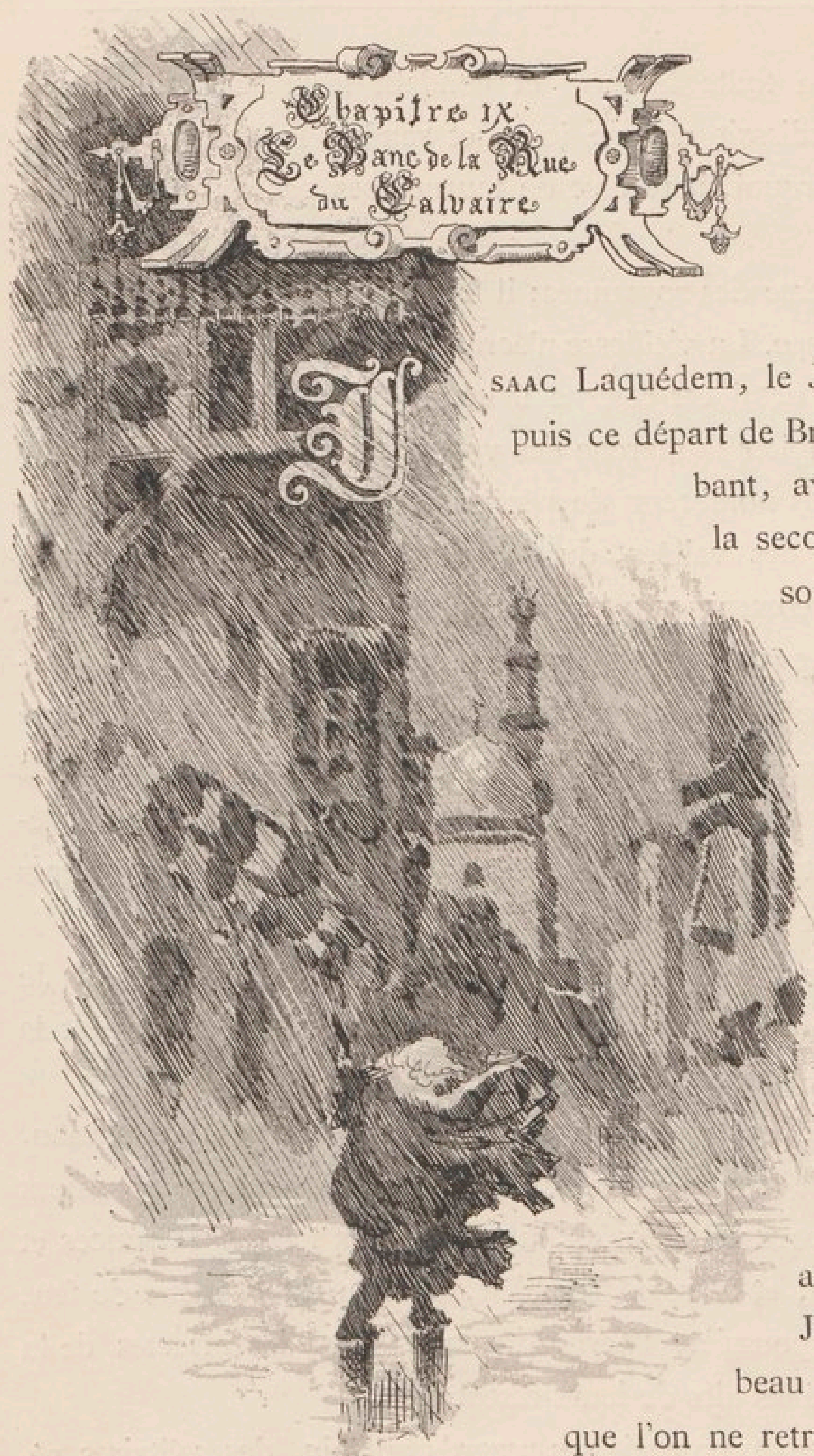
Bientôt, Isaac se retrouva seul, triste, las, en rase campagne; seul, dans les ténèbres de la nuit; seul, dans le vent du nord; seul, au milieu des hommes; seul, sur la terre; seul, loin de la pitié de Dieu!

Marche! marche encore! marche toujours!

. . . .

LE BANC

DE LA RUE DU CALVAIRE.



ISAAC Laquédem, le Juif errant, depuis ce départ de Bruxelles en Brabant, avait senti pour la seconde fois battre son cœur. Dieu, peut-être, du haut du Ciel jetait-il enfin un regard miséricordieux sur le cordonnier de la rue du Calvaire. Isaac sentit encore se réveiller en son âme le désir ardent de revoir Jérusalem et ce beau pays de Juda, que l'on ne retrouve nulle part

— parcourût-on toute la terre et pendant les siècles du temps.

Ce désir grandissait chaque jour, et rendait Isaac plus malheureux. C'est pourquoi, il résolut de tourner ses pas du côté de l'Orient.

Il va. Il traverse des royaumes; il franchit des empires, se hâtant toujours davantage. La vieillesse n'écrasait plus aussi lourdement ses épaules. Le sol natal est comme l'aimant attirant les paillettes d'acier; il fait précipiter la marche des voyageurs qui retournent à lui.

Après des mois nombreux de pérégrination du sommet des montagnes au fond des vallées, du débouché des plaines au lointain des horizons, il commença à respirer un air qui activait les palpitations de son sang et remplissait sa poitrine de parfums autrefois respirés. Il reconnut dans les paysages quelques arbres de la Terre sainte. Des roses de Jéricho, roulées en pelotes, erraient çà et là aux souffles du vent. Seulement, à mesure qu'il approchait, il s'étonnait de ne retrouver que des collines tristes et nues, de maigres champs brûlés et desséchés.

« O ma riante terre de Galilée, qui t'a changée de la sorte? Je te retrouve pareille à une malade vieillie, rongée par la lèpre et la misère. La malédiction pèse-t-elle aussi sur toi? »

En effet, cette contrée avait un aspect de navrante désolation. Aucune caravane sur les chemins déserts. Les sentiers se perdaient dans les terres rousses ravinées, à travers des touffes de ronces et quelques cyprès, et le soleil semblait, comme une bouche de feu, avoir réduit en poussière l'herbe du sol, dévoré les insectes de la terre et dépeuplé les airs de leurs oiseaux.

Isaac Laquédem promenait ses regards au loin, des solitaires sé-

pulcres ruinés aux rares palmiers déchevelés par le vent. Il leva les yeux vers le ciel et remarqua un vol de cigognes fendant l'espace dans la direction de la cité de Jérusalem, comme lui. Il se ressouvint des hôtesses familières de son ancienne petite maison du Calvaire. Il se rappela leur départ et les cris de réprobation qu'elles laissèrent tomber sur son front. Il baissa la tête d'effroi ; il avait tellement peur d'entendre encore descendre, du haut des nues, la redoutable dénonciation ! Elles claquaient du bec. Mais, non ! elles ne criaient plus aujourd'hui :

« C'est Isaac Laquédem, le Juif errant ! »



Il avait si extraordinairement vieilli que, sans doute, elles ne le reconnaissaient pas.

Il marcha, marcha et atteignit, au déclin du jour, le plateau de la colline des Oliviers. Il n'y restait debout qu'une dizaine d'arbres dont les troncs centenaires enchevêtrés semblaient s'être tordus de désespoir à la mort de Jésus de Nazareth. De là, Isaac contempla la magnifique Jérusalem du roi Salomon, sa Jérusalem adorée. Depuis dix-sept cent cinquante ans il en rêvait sans cesse. Hélas ! Ce n'était plus que la Jérusalem moderne sortie des ruines et des cendres de l'empereur Titus. Il la reconnut à peine. Les épaisses murailles crénelées, flanquées de tours, aux portes élevées et voûtées, n'é-

taient plus celles de son enfance. Comme des doigts blancs, parés d'anneaux de marbre, montaient les tourelles des mosquées. Il distinguait vaguement, sur les terrasses des maisons, quelques dômes pâles ou quelques tentes bariolées. Mais c'était le silence sous les portes, l'abandon sur les routes de Béthanie et de Jéricho, la tristesse autour des remparts, la morne solitude le long des rues.

Le pauvre Isaac continua sa route comme un voyageur de retour qui ne se hâte plus vers sa vivante maison joyeuse, mais se traîne vers un tombeau délaissé.

Il traversa la vallée de Josaphat près de la fontaine Siloé dans les aloès et les nopals.

Il entra, comme un revenant, par la porte des Maugrabins, le quartier où se groupent les derniers descendants d'Abraham. Les asphodèles, l'hyacinthe, l'hysope, la jusquiame sortaient par les fentes des coupoles et par les lézardes des créneaux. La mosquée d'Omar, aux murs revêtus d'émail bleu, au dôme couvert de cuivre et surmonté du croissant, s'élevait sur l'emplacement du temple de Salomon.

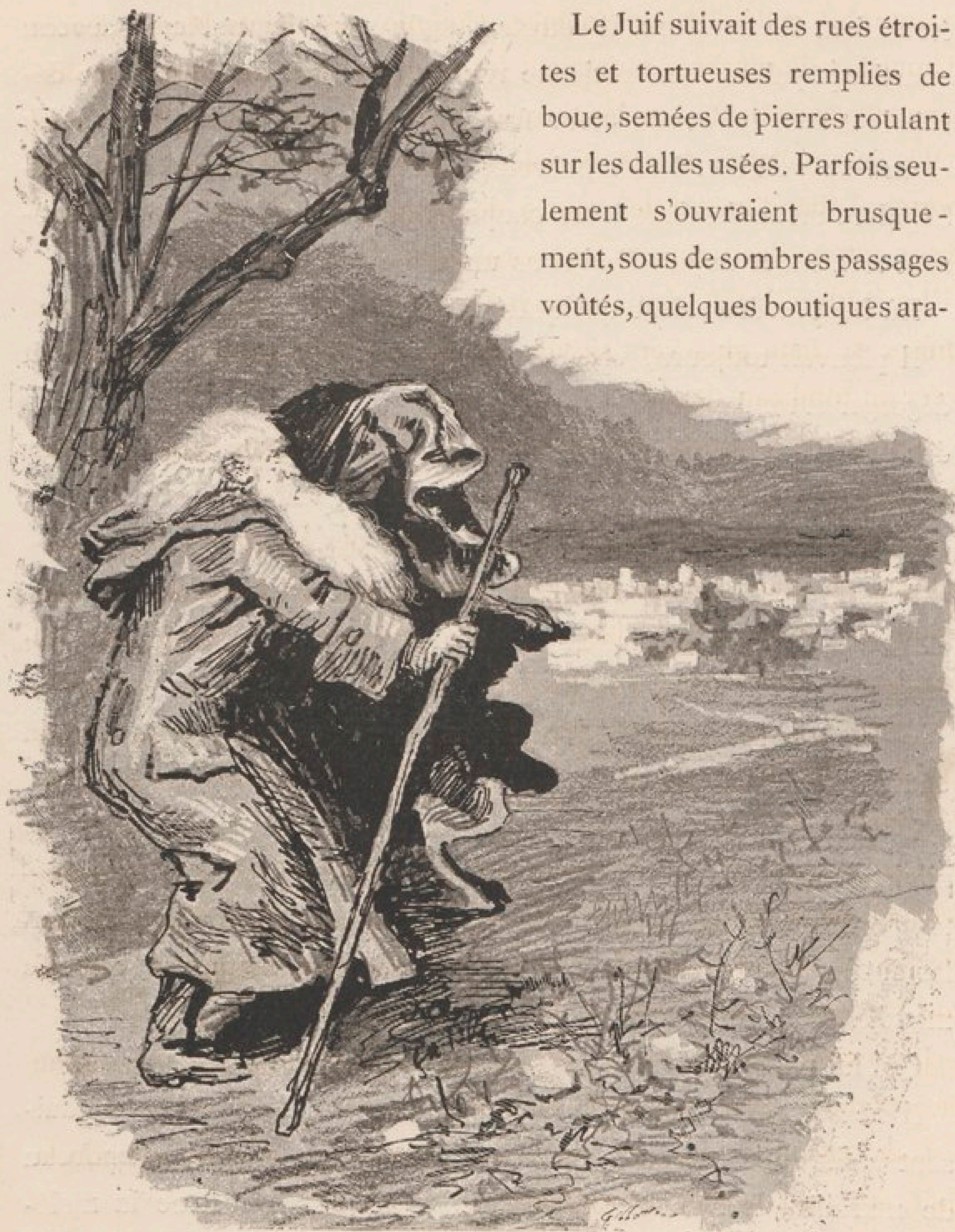
Isaac détourna la tête, et ses yeux rencontrèrent les assises gigantesques de la porte du Repentir et de la porte de la Miséricorde. Pensif, il répéta lentement ces deux mots avec lesquels la ville de son berceau semblait l'accueillir : Repentir et Miséricorde!

Il s'avança vers le riche quartier de Sion, aujourd'hui abandonné et encombré de cactus et de buissons.

Isaac chemine toujours, mais, en frissonnant. Il avait attendu la nuit, et c'était la nuit du sabbat.

Il pleuvait.

Le Juif suivait des rues étroites et tortueuses remplies de boue, semées de pierres roulant sur les dalles usées. Parfois seulement s'ouvraient brusquement, sous de sombres passages voûtés, quelques boutiques ara-



bes regorgeant d'étoffes orientales étincelantes, mais dont les ténèbres

étouffaient les couleurs. Il retrouva enfin sur le mont Acra, devenu quartier populeux, son ancienne rue du Calvaire. Ses jambes se dérobaient sous lui et son cœur frappait à coups sourds et redoublés contre sa poitrine. Les nombreux sanctuaires de l'église du Saint-Sépulcre arrondissaient leurs coupoles au-dessus du Golgotha reposant tout entier aujourd'hui sous un globe de marbre.

Là-haut se dressaient quelques pans de la porte Judiciaire.

Il pleuvait toujours, et, dans la piscine d'Ézéchias on entendait dégorger et tomber lugubrement les eaux de pluie qui se précipitaient des maisons voisines. C'était comme une éternelle lamentation dans la nuit. Isaac n'osa plus avancer; il se sentit vaincu par la douleur, épouvanté par le souvenir.

Il fallut marcher cependant. Le châtiment le voulait ainsi.

Il atteignit enfin le point de la rue où se carrait, jadis, sa petite demeure.

« Seigneur Jésus de Nazareth, ayez pitié de moi! » balbutia le Juif errant.

La stupeur immobilisait ses regards. Hélas! Plus de maison; non! ni vigne ni figuier! Ils étaient, l'un et l'autre, desséchés et depuis longtemps arrachés, mais des ronces qui, dans les ténèbres, semblaient les cordes de la Passion entrelacées à travers les décombres du logis maudit.

Qui lui parlerait de sa femme et de ses enfants?

Il ne restait là, aujourd'hui, qu'un tronçon des marches conduisant jadis de la rue au seuil de sa porte. Seul, contre un lambeau de muraille, le banc de la malédiction subsistait comme la malédiction elle-même. Le temps n'avait rien pu ni sur lui ni sur le

maître; la destruction avait épargné l'un et la mort, oublié l'autre.

Isaac Laquédem ne marchait plus. Il sanglotait; tellement que, dans le retentissement des eaux de la piscine d'Ézéchias, il s'imaginait entendre le bruit de ses sanglots. Il contemplait avec désespoir et avec envie, — il était si las! — ce banc où il avait vu sa femme filer à ses côtés et où il avait tenu ses enfants sur ses genoux.

Il se prit à verser des larmes brûlantes qui jaillissaient de ses paupières comme les gouttes de naphte qui sortent des puits dans la vallée des Bois, de Sodome à Gomorrhe.

Isaac résolut de fuir, de fuir pour jamais maintenant, et avec une tendresse infinie il arrêta, une dernière fois, son regard sur la dernière pierre de sa maison dévastée.

O surprise! Sur ce banc quelqu'un est assis. En croira-t-il ses yeux?

Il hasarde timidement quelques pas en avant. Oui; une ombre s'y repose comme un voyageur qui attendrait son compagnon en retard. Isaac, terrifié, courba la tête et se disposa à passer outre. Si on allait le reconnaître et le dénoncer à haute voix dans le silence de Jérusalem! C'est étrange. Il lui semble distinguer en même temps, accroupi contre l'unique degré de la rampe, l'archange saint Michel sous les ailes poudreuses d'un ange pèlerin qui a longtemps erré dans la poussière des chemins.

L'ombre sur le banc dit alors avec une douce bonté :

« Viens t'asseoir à mes côtés, Isaac! »

Le pauvre maudit crut être le jouet d'une cruelle vision. Cette voix était mélancolique comme le murmure des saules de Babylone agités par le vent, quand ils parlaient de la patrie aux Hébreux exilés.

« Viens, Isaac, répéta l'inconnu!

— Je ne puis, répondit Isaac douloureusement. Je suis condamné à marcher toujours et c'est là, là surtout, qu'il ne m'est pas permis de me reposer! »

Et il cachait sa vieille tête blanche dans ses deux longues mains décharnées.

« Ne me reconnais-tu donc pas, Isaac? »

Ces paroles frissonnèrent délicieusement sur le cœur du Juif errant comme sur un champ frissonnent les roses de Jéricho aux brises du Jourdain. Isaac Laquédem, stupéfait, vit soudain, dans les rayonnements d'une auréole, se découper durement sur le front de l'inconnu les entrelacements d'une couronne d'épines.

« Vous, Jésus? » exclama le Juif en tombant sur ses deux genoux, la face contre terre.

Son bâton frappa rudement le pavé et se brisa.

« Jésus de Nazareth! Christ! Fils de Dieu! miséricorde!

— Viens te reposer, la tête sur mon épaule, Isaac Laquédem! Dieu fait miséricorde au jour du repentir. Pourquoi hésiter quand je t'appelle et t'attends? »

Isaac Laquédem monta, en chancelant, les deux marches rompues et se laissa choir lourdement au coin du banc de pierre, les yeux hagards et ses mains jointes tournées vers Jésus. Un soupir de bonheur ineffable s'échappa de sa poitrine comme si le désespoir et la lassitude abandonnaient le vieil homme, après dix-huit siècles. Il ne pouvait plus que répandre de grosses larmes silencieuses.

« Isaac, tu as eu compassion, durant ton pèlerinage maudit, de quatre pauvres orphelins. Ils priaient, matin et soir, pour toi. Ils ont



enseigné à leurs enfants et leurs petits-enfants à implorer ton pardon. En ce moment, moi qui entends les fleurs des grappes s'ouvrir aux vignes d'Engaddi et pousser les brins

d'herbe de la vallée d'Hébron, j'entends encore leurs prières murmurer autour de moi et réclamer miséricorde.

« Seigneur Jésus! Seigneur Jésus! répétait en suppliant le malheureux Juif errant. Pauvres chers petits enfants! »

Et le vieillard glissa doucement sa main tremblante dans la poche de sa houppelande.

« Sois pardonné, Isaac Laquédem! Tu vas pouvoir mourir et retrouver dans mon Éternité, au retour de ta longue expiation, ta femme et tes enfants.

— Seigneur, vous avez eu pitié de moi qui n'ai point eu pitié de vous! Que votre sainte volonté soit faite! Soyez béni à jamais sur la terre et dans le Ciel! »

Et Isaac Laquédem se précipita aux pieds de Jésus qui, ayant posé son doigt étincelant sur le front du vieil Israélite, disparut. Dans les ténèbres profondes rentrèrent les décombres de la petite maison écroulée.

L'heureux Isaac se coucha sur le banc où il s'endormit, la main droite contre son cœur, dans cette quiétude délicieuse du repos désiré.

Le lendemain, au point du jour, des pèlerins qui suivaient la Voie Douloureuse et se rendaient à l'église du Saint-Sépulcre, remarquèrent étendu sur ce banc de pierre ruiné, dans la rue du Calvaire, un vieillard que ne réveillaient ni le bruit des cavaliers ni les cris d'appel des passants.

On courut prévenir le chef de la police de Jérusalem, qui se transporta rue du Calvaire. L'on releva, à côté d'un bâton brisé, un mendiant à barbe blanche volumineuse, aux traits inconnus et ravagés,

aux membres amaigris, au costume étranger, que nul n'avait jamais aperçu, que nul ne reconnaissait, dont nul ne pouvait rien dire.

Il était mort; on le fouilla. On ne trouva dans ses poches que cinq sous.

Sa main droite, fermée sur son cœur, y pressait étroitement une



singulière petite poupée de bois de deux pouces de long, langée d'étoffes européennes.

« C'est quelque vieux magicien de Chaldée, » chuchota-t-on dans la foule curieuse.

Les formalités remplies, on enterra cet étrange vieillard près de la

porte de Damas, non loin de la grotte de Jérémie, dans le cimetière du mont Bézétha que coupent par le milieu les antiques murailles de l'ancienne Jérusalem.

Voilà pourquoi le Juif errant, signalé en Angleterre en 1229, à Hambourg en 1542, à Madrid en 1575, à Vienne en 1599, à Lubeck en 1601, à Rome en 1604, à Moscou en 1616, à Paris en 1643, à Astrakan en 1672, traversa pour la dernière fois Bruxelles en Brabant le 22 avril 1774.

Voilà pourquoi, depuis cette époque, Isaac Laquédem, le Juif errant, n'a plus été vu nulle part, ni rencontré par personne.

AIMÉ GIRON.



Librairie DE
FIRMIN DIDOT

CONTES & HISTOI

